

Alain Blond

La rançon des plaisirs

Histoire de femmes,
le temps des salons vénitiens...

*« ... Et si je n'emporte le prix d'en obtenir la prise,
au moins en aurai-je eu l'honneur, en l'ayant entreprise... »*

Troisième époque
1790-1795

Volume 5

Réservé aux adultes



Alain Blond

La Rançon des Plaisirs

Troisième époque
1790-1795

Histoire de femmes, le temps des salons vénitiens...

Volume 5
Roman

« ... Et si je n'emporte le prix d'en obtenir la prise,
au moins en aurai-je eu l'honneur, en l'ayant entreprise... »

Éditions EDILIVRE APARIS
93200 Saint-Denis – 2011

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tel : 01 44 90 91 10 – Fax : 01 53 04 90 76 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-0302-5

Dépôt légal : février 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

Fable romanesque et surnaturelle, exquise plaisanterie,
ou fermeté de langage d'un véritable récit historique...
Que peut-il en être vraiment de l'extrême modernité d'un personnage
rebelle à toutes sortes de conventions ?

Chapitre Premier

« Une femme se doit de masquer ses sentiments,
à fortiori s'ils peuvent compromettre ou la compromettre »

La foudre se fracassa d'un coup je ne sais où, d'un claquement qui me fit sursauter, et fit battre mon cœur la chamade. La pluie se doubla plus-encore alors. Je me mis en demeure de fermer en hâte les volets. Un véritable rideau d'eau était tendu dans la nuit noire. À cet instant la façade fut tout illuminée par un éclair fulgurant qui précéda de peu un autre grondement infernal. Puis un claquement encore de foudre, qui ébranla jusqu'aux planchers, ainsi que l'eût fait un géant bottant la maison d'un coup de pied bien porté. En ce furieux déchaînement de la nature, je sentis Couzac bien solitaire sur son promontoire. En contrebas, au-dessus des étangs asséchés, où les orages avaient coutume de demeurer longtemps à courtiser les eaux noires, les grands arbres étaient agités de vents qu'ici nous n'avions jamais. Et leurs silhouettes se balançaient, dessinées monstrueusement par les éclairs de lumières qui devançaient chaque coup de poing du ciel. J'eus peur un peu. Moi qui ne fus jamais téméraire. Non-pas d'effroi, mais de me sentir si petit et désemparé devant ce spectacle grandiose que la nature donnait ce soir-là, comme pour se venger de la chaude et belle journée que nous avions eue.

Aux écuries les chevaux redoublaient de hennissements, les ânes, non comptant de braire à tue-tête, sabotaient la porte de leur « geôle ». En dépit de sa dureté, l'orage n'avait point balayé la chaleur du jour achevé. Aussi, la pluie ayant faibli un peu et les fracassements se faisant moins proches et violents, je rouvris les volets. Au dehors les graviers de la rotonde autant que le bassin aux nymphes tribades, étaient jonchés de cents débris, de feuilles arrachées, de branchettes rompues. Mais en bas, les eaux du ciel avaient été cent fois plus profitables, ayant rendu aux étangs un peu de leur figure d'avant l'été...

Automne 1790, Couzac...

Durant toutes ces années, personne hormis mes intimes, ne sut et ne put supposer d'où venait l'argent que nous dépensions quelquefois sans compter, et avec lequel je pourvoyais à l'ordinaire quotidien de toute la maisonnée. Je crains fort que sans-doute mes pensionnaires (la plupart en tous cas) n'aient été réduits à des expédients, s'ils n'avaient depuis longtemps croisé la route qui menait à Couzac.

Notre jeune république continuait sans relâche, à lever hélas des troupes exceptionnelles pour repousser les armées coalisées qui se bouscuaient et grossissaient à nos frontières. Je ne savais à vrai-dire (comme tous les Français, y compris ceux censés diriger l'état vers la liberté) comment cela allait bien pouvoir s'achever. Car je ne voyais pas par quelle imprudence les états monarchiques qui nous entouraient, n'auraient pris la défense du royaume de France, risquant de voir (et subir) l'étendue du mouvement commencé chez nous, dépasser nos propres frontières et étendre ses folles idées de liberté et d'égalité ailleurs.

Pour nos affaires, je m'étais rendu à Lille afin de négocier au mieux un achat de drap avec les échevins de la cité. Le croiriez-vous, mais un des capitaines de la garde nationale de cette ville, était singulièrement un mulâtre de nègre, un de ces créoles des Iles. Fort aimable gaillard, courtois, cultivé, de bonne éducation, et fort doué de surcroît dans les arts de l'escrime. C'était dans la ville alors une curiosité, car il en organisait volontiers des démonstrations publiques. Chose plus insolite encore pour un soldat de l'ancienne garde de gendarmerie du roi, il accomplissait pareillement et avec le même talent, des interprétations de virtuosité au violon. Instrument dont il jouait, je le jure pour l'avoir entendu, aussi admirablement qu'il piquait et fendait de son épée. J'appris quelques années plus tard, c'était vers mille sept-cent quatre-vingt quinze, que mon bonhomme, dont j'ignorais le nom alors, se nommât Joseph Bologne.

Natif de l'île de Guadeloupe, d'un père blanc et d'une mère noire, il avait été nommé colonel de la légion des chasseurs du midi (treizième régiment des chasseurs à cheval). Musicien accompli et compositeur reconnu promis à une fort belle carrière, il fut hélas injustement compromis dans l'affaire de la trahison de Dumouriez, et mis aux arrêts conséquemment. Pour lui, comme ce serait le cas pour moi, il serait élargi certes. Mais point innocenté, et point davantage rétabli dans son commandement.

Ayant tenté de reconduire sa carrière musicale, il mourut misérable et l'honneur souillé, emporté d'une gangrène en juin mille sept-cet quatre-vingt dix-neuf, dans le mépris des uns, et l'anonymat pour tous les autres.

Si seulement j'ais su cela, Couzac se serait enorgueilli de l'accueillir. C'est qu'entre-temps la France déciderait (en mille huit-cent deux) de rétablir l'esclavage. On se garda-donc bien de vanter cet embarrassant nègre, pourtant si loyal et doué, et dont la politique n'aurait eut que faire.

*
* *

J'avais pu au gré de mes déplacements, avoir eu la confirmation que la France s'était transformée peu à peu alors, en un semestre au plus, en une gigantesque forge. Mais pas n'importe laquelle hélas. Une manufacture d'armurerie. En le ventre de laquelle jamais on ne fabriqua autant de mousquetons à fournir à ses armées. Ah, rien d'étonnant que le « soixante dix-sept » si cher à Fanny (un modèle mille sept-cent soixante dix-sept de la manufacture de Tulle, qui fut largement trentenaire sans notoirement être modifié) comme on le nomma presque avec affection, fut si présent partout dans le pays. Et peut-être plus-encore, hors l'équipement de nos soldats. Il en fut tant et tant fabriqués en diverses versions autrefois, qu'on ne sut jamais avec précision combien il en avait été réellement manufacturé. Ni non-plus combien étaient dans la nature, accaparés, abandonnés récupérés, volés, modifiés, reconstitués de pièces prises sur des exemplaires endommagés... Et entre les mains de quidams ne portant pas toujours l'uniforme de nos armées... Brigands, mercenaires, pirates et chasseurs de tous poils, routiers... Jusque dans nos colonies d'Amérique (d'où venait celui de ma chérie Fanny), où il concurrençait les fusils Anglais et Hollandais auprès des coureurs des bois, pelletiers, trafiquants, honnêtes commerçants de tous poils, et sauvages, cela va sans dire...

*
* *

Ce jour d'hui, au crépuscule de mon existence...

Aujourd'hui j'ai l'humeur nostalgique, mais je ne m'ennui pas. Comme le dit Beaumarchais : « L'ennui n'engraisse que les sots ! ». Quand on est vieux comme je le suis, chaque jour est moins beau que celui qui l'a précédé, car il rapproche du dernier.

Sur mon écritoire taché d'encre, du fourmillement familier sous ma plume, ma jeunesse me revient par fragments éparses et rougeoyants que pourtant je supposais éteints, et qui se rallument et s'embrasent parfois de mille souvenirs.

Je me souviens de vous avoir précédemment relaté cet amour de jeunesse avec Léocadie la petite paysanne Morvandelle, qui fut mon premier vous le savez. Depuis j'ai beaucoup appris dans l'art de la dépravation, sans jamais m'en repentir, et en ai retenu beaucoup en tous cas, eut égard à l'école des ans. Cependant je conserve pour ces premières amours une tendresse toute particulière dans ma mémoire. Car elles pesèrent lourd dans les choix qui déterminèrent mes mœurs libertines, et la culture de cette indépendance d'esprit et de liberté de penser, qui furent miennes.

Revenons en arrière voulez-vous ? ...

Couzac, hiver 1789...

Je fus à seize ans à-peine, pris (plutôt devrais-je dire frappé) d'une piété soudaine, passagère, irrépressible, tout autant qu'inexplicable. Mais rassurez-vous, très brève aussi. Car les turpitudes de la vie me manquèrent bien-vite, autant que j'avais préjugé de mes capacités à me contraindre au lever en pleine nuit pour matines, aux psaumes de prime, et au silence absolu de complies. Bref. Après moult insistances, on consentit du bout des lèvres à m'accueillir au postulat du séminaire dépendant du couvent de Saint-Cosme, près Nevers. Et cela sans un sol-vaillant en poche.

C'était un gros et rebutant bâtiment presque aveugle, ceint d'un haut mur de pierres grisâtres et pisseuses, et dont la massive porte d'entrée était couronnée de cette effrayante sentence... « Sis mortuus mundo, vivens iterum deo » (Sois mort au monde, mais vivant pour dieu). Jamais collègue n'eut à mes yeux de règles aussi sévères que celles qu'on me voulut faire observer, mais il est vrai que je manque d'expérience en la matière. Et jamais non-plus mes coreligionnaires n'eurent autant d'effronteries à les vouloir enfreindre. Je fus-donc-là dans ce presque couvent, dans ce lieu dont je m'étais certes fait une idée, au-dessus de ce que je fusse à-même de juger quand j'y fus installé, au milieu de quarante compagnons de caractères et humeurs différents. Et ici, dans le prétendu amour de dieu comme dans le soi-disant amour des hommes, nous trouvions des plaisirs à être infidèles.

Il y avait ce Berty, dont je vous reparlerai bien plus tard, et qui m'empoisonna l'existence par ses « gentilles » fourberies. Et qui s'adonnait alors avec la même « gentillesse », à de lubriques attentats contre-nature, sur son souffre-douleur surnommé « Doux-Jésus ».

Quant à moi vous l'avouerais-je, je ne sus céder aux inclinations et aux tentations clandestines du sabre. Des tentations pécheresses qui soulageait certains de leurs passions. Moi c'était en solitaire, en égoïste, leur préférant le péché d'onanisme et la qualité de grand masturbateur, à celui de sodomite-muscadin. Chacun ses choix ! Ma conscience et ma moralité, à cet égard au-moins, restèrent sauvées.

Pour en revenir au jour-dit de mon arrivée en ce lieu, on me fit sans ménagement et avec mépris asseoir pour une sorte de confession. Et je dus alors devant le préfet des mœurs faire une confession générale de mes égarements passés, pour pouvoir dès-après, absous de ces crimes, prendre la sainte eucharistie. Installé en vis à vis, l'air repentant, je contai quantité d'histoires scandaleuses à ses yeux, naturelles aux miens, récapitulant sans rien omettre mes espiègleries, affectant de les réprouver pour le satisfaire. Après un sermon dont je ne compris guère le sens (qu'avais-je commis à ses yeux de si grave, autre que d'avoir vécu hors de la religion ?), il m'accorda au final le noviciat que je sollicitais. Il faut bien un début à tout, et davantage encore une fin ! Tout sembla alors simple, si c'était que je n'en vins plus tard à envisager ces vœux de tout autre façon que premièrement. Je m'échinai au départ en loyal aspirant, à me montrer humble, pieu et dévot. Puis ma foi autant que ma bonne volonté fléchirent avec l'amenuisement de ma patience. Tout cela tenait à ces pénitences et abstinences en tous genres, que mes recteurs avaient les desseins de nous infliger, l'hypocrite illubricité officielle nommée chasteté étant l'essentiel mobile ici, autant que celui qui m'était le plus insupportable. D'ailleurs ne nous disait-on pas à longueur de journée... « La femme est une créature perdue de débauche ». Ce à quoi un jour je répondis sans malice pourtant... « Y'a t-il un seul homme en ce bas-monde, mon père, qui fut envieux de faire partager sa jouissance à des putains publiques ? Et pourtant des milles d'hommes prennent en-elles de grands plaisirs, y compris parmi ceux du clergé dit-on ».

On m'en sermonna grandement une fois-encore, qualifiant cette philosophie de grossièrement dangereuse. Puis on me pria à l'avenir de me taire, tout en exigeant de moi pour ces indignes paroles, un repentir impitoyable et surtout définitif.

J'appris par une rumeur, qu'au siècle d'avant, un moine s'était défroqué ici. Qu'il avait quitté les lieux, ne supportant plus les tortures dues au manque d'épouse et de progéniture. On craignait-donc que cela se reproduisît avec moi, et je fus dès-alors un peu plus dans le collimateur de chacun. On me regardait en biais, en suspect désigné, en hérétique-même ; en mécréant..., qui sait ? Toujours est-il que je fus mis au secret à jeûner et à méditer durant trois jours entiers.

Il vous faut chère lectrice et aimable lecteur, savoir que, quoique soudainement gagné par cette sincère piété, je ne parvenais à me détacher tout à fait (en réalité pas du tout !) de la chair et des envies d'elle, autant que des femelles qu'on nous rabâchait de fuir et de tenir en définitif et absolue détestation. Et là-dessus, il n'y eut rien à faire. Plus au contraire je les chassai de mon esprit, plus les pensées de ces frissons y revenaient me taquiner irrésistiblement et aux plus inopportuns moments. N'étant point de nature contemplative et résignée comme vous le savez, hé-bien dès la sixième ou la septième nuit, je ne sais plus précisément, je fis sans hésitation follement le mur (cela me fut aisé quoiqu'il fût bien haut), pour m'en aller au village en quête de je ne sais quel gibier hypothétique et cuissard, que je ne trouvai d'ailleurs hélas pas, tout étant clos et désert. Mal m'en prit. Car non seulement je n'y fis comme je viens de vous le dire aucune plaisance (en dépit de mon crâne de postulant non tonsuré encore), mais au surplus je me fis surprendre par le vicaire de la paroisse, qui traînait-là à rôder nuitamment. Il me fit avec la dévotion du fanatique satisfait pour son idole, manu-militari par le bras appréhender en me bottant le cul. Non sans avoir aussi préalablement reçu une gifle qui me décolla la tête. Je fus reconduit au couvent sous escorte de deux gardes-messieurs et deux des marguilliers de la paroisse, réveillés et réquisitionnés avec diligence chez eux en leurs foyers, pour cette extraordinaire occasion.

Le ciel, faut-il le croire, le punit de cette dénonciation zélée, car on le retrouva trois jours plus tard au petit matin, raide mort, le nez sur le pavé, foudroyé par je ne sais quelle crise de bon-cœur ayant mal tournée.

Bref, me voyant ainsi arriver escorté et malmené, le frère tourier, qu'on avait du sortir de son lit en pleine nuit, me menaça (ce qu'il n'avait pas à faire, cela ne relevant point de son attribution) en cas de récidive, outre de me faire passer par le tour réservé aux pouparts abandonnés à la charité, mais à plus violent sort : Je cite, de mémoire, ce qui suit...

« Je ne sais par quel prodige vous êtes parvenu à sortir, mais puisque mon fils, vous n'avez de vergogne, un jour viendra, plus promptement que vous ne le supposez, où nous vous ferons trancher votre virilité. Ce après-quoi, peut-être, vous tiendrez-vous tranquille dans l'amour de dieu ! Allons, il vous faut vous confesser à l'aumônier général qui désignera pour vous un directeur de conscience. Après-quoi il vous faudra vous amender et faire pénitence ».

Ces menaces me terrifièrent mais n'apaisèrent point mon tempérament agité et contestataire. Bien au contraire hélas, que voulez-vous. Pourquoi-diable aurait-il fallu-il que je renonçasse à trousser la donzelle, au titre de vouloir aussi sincèrement aimer et servir dieu en même temps ? Ne peut-on aimer différemment mais de concert, par le corps et l'esprit ? En quoi

serait-ce aversion divine, que de visiter le corps d'une femme et d'aimer par l'esprit dieu ? Et en quelle vertu devrait-on faire ce choix, par ailleurs aussi douloureux que mensonger ? Bref, devant l'intransigeance des uns, et mes indocilités insolentes, mes écarts et refus, hé-bien ma forte-tête fut renvoyée dix-sept jours plus tard. Mise à la porte purement et simplement, comme on chasse un indésirable. À cause de mes récidives en tous genres et de ma réfraction à la discipline spirituelle.

Car jamais je n'avais pus en effet par indocilité me plier aux règles de discipline, aux injustices répétitivement commises, ainsi qu'aux étroitesse de ces esprits étriqués. Notamment celui de ce butor de recteur et de ses allégeants dévoués et zélés.

*
* *

Raccompagné après ma fugue, je fus conduit en ma cellule, sorte de cachot spartiate où l'on m'enferma à double-tours, de la crainte sans-doute, d'une évasion plus définitive. Il aurait mieux valu. À quoi-bon ? Et le jour à-peine levé, d'être naturellement dès le lendemain convoqué par et chez le préfet des mœurs. Ce qui fut tout autant inutile, car entre temps, ayant eu le reste de la nuit à y songer, je m'étais résolu comme une évidence, que cette vie-là n'était pas pour moi. Autant que je n'étais pour elle, et que je ne ferais plus désormais que le nécessaire pour me rendre insupportable afin qu'on me mît dehors. Car ce que je craignais surtout, c'est que pour ce que j'avais osé faire on me déportât à souffrir au fond d'un méchant cachot, comme jadis au Châtelet, on laissait croupir dans des culs de basses-fosses les relégués indésirables.

Force est de constater qu'en cela ce fut une pleine et ronde réussite. Quand-bien-même j'eusse moult tracassés quant au délibéré qui suivit l'instruction de ce qu'on me reprochait, je me montrai d'une grossière et volontaire insolence devant mon juge et l'aréopage de ses suppôts, sidérés par mon à-plomb. Mais jugez-en plutôt...

– Vos actes mon fils pèseront savez-vous, bien lourd lorsque vous-vous présenterez devant dieu.

– Ah ? Le plus tard sera-donc le mieux, alors.

– Il n'est trop tard désormais pour vous repentir et faire amende pour votre faute. En dépit de cette insultante provocation, postulant de Labrosse, vous pouvez à souhait vous en venir vous confesser, et purger votre âme souillée d'obscurité maligne, du flot de péchés que supporte votre conscience.

– Me confesser ?

– Oui. Car il ne faudrait point mon fils que dieu vous ait en son détestement en raison de votre stupide entêtement à lui vouloir nuire.

– Lui nuire ? Mais je l’aime moi, dieu ! Je ne parviens simplement pas à me priver ici-bas, des autres amours de cette terre, c’est tout. Moi je ne vois le mal nulle-part, contrairement à vous qui le voyez partout.

– Alors c’est à moi que vous nuisez.

– À vous ? Mais pas plus, voyons mon père. C’eût été le cas si j’avais calomnié, blasphémé ou usé de fourberies à votre endroit ; comme certains ! Ce que j’aurais du faire finalement, vous ne me le reprochiez ainsi sans raison.

– Comment c’la ?

– Oui, en ne me bornant uniquement qu’à supporter l’insupportable vie d’ici, mais en dénonçant tout-haut vos manipulations mensongères et cruelles, vos méchants ragots et les ignobles et hypocrites intolérances, que vous et vos dévoués ministres cultivez journellement avec le zèle de la dévotion. Et l’impunité de ne rien avoir à craindre, agissant au nom de ce dieu si complaisant, et de cette église.

– Comment osez-vous mon fils ?! Ohhhhhh... Comment un enfant de dieu comme vous, justement, élevé dans l’amour du plus haut, peut-il...

Je le coupai...

– Je fus il est vrai baptisé, autant, ce qui n’est ma-foi point incompatible, que je fus instruit aussi des philosophies des lumières de notre temps. Et elles m’ont ouvert les yeux et les oreilles, et le cœur bien davantage, sur d’autres choses que ces bobards d’échotier, que moi-même je crus de bonne-foi en arrivant ici. Ne faites point du poupart que je fus, et qu’on baptisa jadis sans son consentement, un fils de dieu pour autant ! C’est bien fini, nous serons désormais, lui et moi, tout bonnement fâchés.

– Infamie !!! Pour l’amour de dieu taisez-vous !

– Moi je vois bien désormais au contraire, que ce dieu qui vous occupe, n’existe que dans votre imagination.

– Comment-diable avant que ne voir le jour, eussiez-vous été consulté ? Alors-même que la raison, la pensée, la parole et l’âme surtout, ne vous avaient été accordées encore ?

– Mais justement... Au départ de ma vie je ne l’ai choisi ce culte, moi. On me l’a accroché dans le dos comme une étiquette de colporteur, et je ne m’en suis jamais abstenu, seulement distancié.

– Vade retro satanas ! Vous êtes possédé mon fils par un esprit malin, et vous n’êtes venu parmi nous, que pour y semer graines de doutes, de cahot et d’hérétisme.

– Parce que je professe des idées qui vous déplaisent, je serai ainsi le diable personnifié ? Vous appartenez à un monde que j’aborne et qui va bientôt disparaître, je le promets ; je dirais même : Je le prédis.

– Désormais, monsieur le prophète satanique, c’en est trop...

– C’en est trop, en effet ! Quant à moi, je ne supporterai une seconde de plus ce diffame qui fait croire aux hommes que dieu existerait, sans en apporter jamais la preuve tangible. Je n’y crois plus ; j’avais des doutes, à-présent c’est fini ! Et pourtant savez-vous, j’en fis des efforts. Et des sincères, pour me convaincre de son existence, sans jamais avoir de preuves, autres que celles que les hommes fabriquaient et en lesquelles par les mensonges répétés, ils finissaient par croire.

– Vous dites c’la mon fils, pour mieux justifier que vous-vous vauriez dans la luxure et les dépravations en tous genres, et engager ceux qui croisent votre route, à imiter vos mœurs immondes. Celles de la bête, celles de satan, puisqu’à n’en pas douter, c’est lui qui vous inspire.

– Il suffit mon père ! J’ai beau être jeune, me dire aujourd’hui que dieu pas plus que le diable existssent, équivaudrait à me vouloir faire croire qu’il neige du boudin !

– Serait-ce-donc pour mieux éprouver notre foi, que vous-nous fîtes envoyé ? Hé-bien c’est un échec. Je vous ai démasqué, vade-retro, et vos projets avec vous, deo gratias !

Il fit un signe de croix rapide, soupirant en levant vers le ciel les yeux , hochant du chef de gauche à droite...

– Allez-savoir mon père ? Et puis je suis las. J’ai assez entendu de reproches pour aujourd’hui. Tout cela pour une simple escapade au-dehors. Je vous aborner, je vous aborner tous, et votre religion avec vous. Vous n’êtes que de fieffés menteurs et pugnaces vauriens, rien de plus ; en fus-je un moi-même, ce que bien volontiers je vous accorde.

– Retirez-cela immédiatement, ou sinon je...

– Sinon vous quoi ? Croiriez-vous que vous me faites peur avec vos menaces, vos réprimandes, vos châtements ? Vous n’êtes qu’un dupeur et un mendiant. L’église ne fait désormais partie de moi que comme les poils de mon cul font partie de mon corps ! J’étais entré ici avec ma foi sincère et mes doutes, j’en ressortirai impie et désormais empli de certitudes. Et plus jamais je n’en démordrai.

Je n’écoutai plus ce qu’il disait, étant ailleurs, nulle-part...

– N’allez pas trop loin postulant de Labrosse. Dieu vous garde encore quelque clémence, alors confessez-vous. Allons, déchargez la haine de votre conscience.

– Je préférerais fourrer ma tête dans l’cul d’une vache, plutôt que de mettre un pied désormais dans un confessionnal. (Et de conclure)... *Ita missa est* !

Piqué de colère, je me rapprochai de lui (sans véritable intention cependant, de lui vouloir un instant faire violence ou brutalités) par simple plaisir d’intimidation ; prenant ce brusque mouvement pour l’ébauche d’une agression, il déroba son oreille de ce que j’avais à y glisser, en s’écartant promptement de moi.

– Je sais tout ! Dis-je, sur un ton péremptoire.

– Vous savez quoi ?

– Hé-bien tout ce qu’il faut savoir.

– Loués soient les évangiles. Et sur quoi ?

– Sur certaines visites à Nevers.

– Je n’vois pas où vous voulez en venir ?

– A Nevers ! Fis-je agacé.

– Dieu m’est témoin, mon fils, que j’ignore tout de ce que vous insinuez. Ce sont des craques qui me font saigner les oreilles, des calomnies.

– Qu’en savez-vous, puisque je n’ai encore rien dit ?

– Peu importe... Tout ce qui sort de votre bouche ne peut être que mensonges, calomnies, forfaitures, blasphèmes... Que sais-je encore ?

– Portez pas peine, si vous acceptez de m’éviter le cachot, et de me rendre sans conditions ma liberté, je ne dénoncerai rien à l’évêque. En revanche, dans le cas contraire, hé-bien...

– Dieu vous garde. Vous n’oserez pas ! Ce serait terrible, oh non ! Allez plutôt au diable.

– Au diable ? Mais je m’avise justement avec votre accord de lui vouloir fausser compagnie au plus vite, voyez-vous. Car je le vois devant moi personnifié.

– Nous quitter ? Jouer les délateurs ? Personne ne vous croirait en outre.

– Parions-donc là-dessus alors. Voulez-vous ?

– Non, ce serait terrible qu’on vous crût et qu’on m’accablât.

– Terrible en effet. Vous voyez-bien que votre conscience n’est pas si pure, n’est-ce pas. Hé-bien si... Justement, si. J’oserai. Et avec le plaisir de vous faire endurer par ces inconséquences que vous savez, les affres nauséabondes que vous-même faites endurer aux autres sous ce toit. Vous qui vous montrez si complaisants sur d’autres sujets, surtout quand ils vous concernent. Je pense ici par exemple à Berty.

– C’est injuste, je le répète.

– Vous parlez d’injustice ? Vous qui vous faites passer pour le plus chaste de tous, et qui sermonnez là-dessus à longueur de temps avec mépris pour les faiblesses des autres. Et c’est vous qui trouvez c’la injuste ? Alors que vous vivez, non pas que je vous le reprochasse, non, mais vous vivez dans le mensonge, l’hypocrisie et la débauche, sans avoir le courage d’en assumer ce péché que vous nommez luxure, et dont vous fatiguez tout l’monde. Rien que pour le plaisir de maudire les femmes et médire sur elles, tout c’la parce qu’elles vous sont inaccessibles, à la différence de moi.

– Personne ne croirait à ces fables, je suis bien tranquille, quand bien-même fussent-elles vraies.

– Tiens-donc, vous ne vous insurgez plus que ce fut calomnie ? Peut-être me dirait-on menteur, c’est vrai, mais il n’y a rien de pire que le doute et la suspicion dans les esprits. Adroitement semés-là, ils pourrissent imperceptiblement les uns après les autres les liens de confiance que les autres ont tissé. Tout est dit MONSIEUR.

*

* *

Au départ pourtant je le jure, je fus doté des meilleures intentions du monde. Je vous assure chère lectrice et aimable lecteur, que quelques-jours auparavant j’avais en silence souffert et patiemment enduré avec résignation toutes les réprimandes sans broncher. Ayant compris quelles médiocrités se cachaient sous certaines allures de caractères. Mais l’infécondité de réflexion hors celle de la théologie, qui était particulièrement recommandée à tous, par tous, pour tous, frères, étudiants laïques, clercs, novices, postulants, me fut bientôt insupportable, exaspérante, contre-nature même, voire inutile...

À propos de contre-nature, comme un chacun bien-sûr j’avais entendu ces rumeurs de péchés, évoquant de particulières relations. J’en ressentis certains désagréables frissons, à la simple idée que des garçons pussent me désirer charnellement et s’agacer le Mathurin en songeant à moi.

Ici les hommes qui n’y étaient convertis par force des choses (comme Berty et son « Doux-Jésus »), étaient abandonnés aux interdits de la nécessité des plaisirs solitaires. Je ne plaignis ni les uns ni les autres, pas plus que je ne les blâmai. Car il était plus aisé de soupirer en cachette et de trouver l’apaisement en s’assouvissant sans-gêne, tout entièrement tourné vers cet exutoire commode... Fort heureusement pour moi, je ne restai pas assez longtemps entre ces murs pour essayer de telles passions pour lesquelles je n’avais ni résolution, ni inclination, ni résignation...

Et de surcroît cette asperge infecte de préfet des mœurs nous voulait maintenir de force dans le respect obligatoire et dévot de l'incontestable autorité. Oh non point celle de dieu, non-non, c'eût répondu à la logique, mais plutôt à la sienne : Celle de la terreur qu'il voulait inspirer. En outre ledit préfet des mœurs était un homme rébarbatif autant que fourbe et versatile. Très grand et efflanqué (quoique son nez ressemblât plutôt qu'à autre chose à un groint congestionné), au cœur aussi sec que son corps, et que je sentais par ses regards malsainement posés, passionné pour les jeunesse mâles. Il avait des petits yeux de vipère, vicieux et pervers, un teint de rôti trop cuit. Il visitai sans innocence chaque nuit à maintes reprises les dortoirs, afin de s'assurer que nous y étions bien couchés-là au complet. Chacun sur nos litières dures, bien sur le dos les mains croisées sur le ventre, des-fois qu'on eût quelque idée de se faire du bien, de s'inventer un monde chimérique peuplé de filles accortes, rompant notre vœu de chasteté. Tu parles, mon c... oui ! En matière de rupture de vœux, et d'accommodements de conscience, cette vieille bourrique semblait en connaître bigrement long. Et il ne menait ces nocturnes inspections que dans le dessein de se ravir à surprendre les vicieux outrages de certaines pulsions dont il se repaissait alors, et qu'il châtiât avec délectation en les portant à la connaissance de tous en public. Abandonnant le ou les coupables à leur bain d'opprobres scandaleuses et à la vindicte méchante et perverse de cette petite société de mâles. Des mâles que ce dieu prétendait vouloir châtrer (comme on m'en avait menacé). Bref.

Ne m'étonnant plus de rien désormais, je me félicitai par fataliste et déconcertante morale, de ne ressentir aucun regret dans mon cœur, par cette perte d'une foi (mais en était-ce après tout ?). Une foi partie presque aussitôt que venue. Je me résolus à quitter cet habit, et à renoncer au sacrement pour lequel visiblement, je n'étais naturellement disposé. Ainsi il ne me fut point cruel d'abandonner ceux-là à leur triste et médiocre sort, de rendre mon petit coffre contenant les effets autorisés presque aussitôt arrivé. Et de me séparer de ce crucifix de gros bois qu'on avait suspendu à mon cou. Je fus sermonné le soir encore vertement. Je serrai les poings et les dents, espérant que bientôt la coupe fut pleine et déborda. On me molesta une fois encore aux premières heures du lendemain. Agacé en dépit de mon jeune âge par cette autorité qui m'était imposée désormais et que je ne supportai plus, je répondis avec un insolent aplomb... « Je n'ai encore jamais souffert qu'un homme qui se prétend d'esprit, ou supposé tel, s'avisât de me remontrer deux jours de suite ; ah mais ! »...

Et ainsi je dis donc un matin dès potron-minet, mon adieu définitif à tout cela. En restai fâché avec celui que l'on qualifiait de « Tout puissant », comme je me plais à ne point le dissimuler, et abandonnai cet

environnement exaspérant où le préfet des mœurs (ah, celui-là !), se livrerait à son inquisition sans moi. Il y était faut-il le dire, encouragé par le directeur d'instruction, au sujet de la vertu duquel je m'interrogeai ensuite d'ailleurs aussi. Car au village après-coup, j'appris ce qui était semble t-il un secret de Polichinelle, que régulièrement il se rendait lui aussi en un bordeau des faubourgs de Nevers, sorte de sérail de filles et de garçons très jeunes, très-très jeunes même. Lieu de perdition de la meilleure société noctambule.

Il fut, comme je vous l'ai dit plus tôt, enfin décidé qu'ils me missent dehors.

Ainsi me remit-on prestement mon baluchon et mes hardes, le jour pas-même encore levé. Je rendis tout gai ma mise de novice, puis on me jeta dans la rue plus qu'on m'y raccompagna, non sans un ultime sermon.

Le recteur, cet étrange jeune vieillard (il en avait l'apparence, mais je ne suis certain qu'il était si vieux que cela) passait l'essentiel de son temps entre les offices, confiné dans son cabinet à faire je ne sais quoi sur des chats morts, au nom de la science anatomique.

Il jeta sur moi son anathème, me promit d'un ton d'instituteur, pétri de certitudes, les affres infernales si je ne joignais le droit-chemin de dieu dans ma future. Ce à quoi je lui répondis une dernière fois qu'il n'avait justement qu'à garder son dieu, et que désormais je serais le mien propre... « Je recommanderai-donc votre âme à dieu, mon fils... ».

Puis il m'assura les étrivières si je réitérais mes propos devant lui, et si ne déguerpissais pas sur le champ en taisant ce que j'avais appris sur lui et ses écarts. Il demanda, et cela m'étonna fort, ce qui allait constituer mon quotidien. Je lui répondis sans ambage que j'allais faire étalage immodeste de mon érudition, et me faire précepteur. Ne me restant hélas que dix malheureux sols en poche, je les lui fis teinter sous le nez dans le creux de ma main, une expression de vanité au visage. Croyant que je sollicitai de lui quelques sols supplémentaires, comme un vulgaire mendiant, se leurrant sur le motif de cette insolence, il m'en donna dix supplémentaires. Je les acceptai avec ironie. Je pris congé en lui assurant sourire aux lèvres, prenant cet argent qui me fit plus d'effet que toutes ses belles paroles, que j'allais dépenser ce pécule en songeant à dieu avec la première mauvaise fille que je rencontrerais sur mon chemin. Et boirai le reste à sa santé plus tard à l'estaminet, histoire de me faire oublier et passer l'arrière goût de ces quelques jours entre les murs tristes de son établissement.

« Vous n'avez pas de foi, et ce commerce sera le plus grand perturbateur du repos de votre âme ?! ». M'assura t-il, poursuivant en une banale conclusion, sur le même ton outragé mais résigné, plein d'une factieuse compassion... « Quel impudent faites-vous donc ! ».

La lourde porte cloutée et ferrée comme une prison claqua en mon dos. Mes yeux se portèrent sur la sentence de son frontispice, que je décidai de renverser à mon profit... Sois mort pour dieu, mais vivant pour le monde.

Soudain j'eus très chaud, tétanisé, l'envie de pleurer et de rire à la fois, étourdi. La vie s'ouvrait désormais sans frein à moi. Une dernière fois, éloigné de quelques pas, me retournant vers cette façade aveugle, je remerciai dieu de ne m'avoir point reconnu pour digne fils, et lui promis impitoyablement de ne plus croire en lui jusqu'à ma mort. Parole que je tins jusqu'à aujourd'hui. Et je partis sur les routes avec mes quelques misérables fripes, une saucisse bien sèche, un morceau de pain sec, deux ou trois pommes et une couverture rapiécée...

*
* *

Et aujourd'hui la mort a beau se profiler avec bienvenue inéluctablement à l'horizon de mon centenaire, je ne me sens toujours aucune foi hors la mienne. Et ce ne sont ni les vicaires ni les dévots que j'ai ma vie durant croisés, qui m'incitèrent à briser ce vœu fait à moi-même. N'ayant la moindre inclination à trépasser dans d'autre amour que celui des femmes, il y a longtemps que j'ai appris à demeurer fidèle moi-même. Malgré les épreuves de ma vie je m'en remets à mes souvenirs pour mourir en les bras de celles que j'ai aimées, repensant à mes mains posées sur tous ces corps, s'aventurant aux risques de tout rompre. Mais à quoi-bon finalement le désir, quand il n'est plus en harmonie avec le plaisir, et cela parce qu'on a plus le moyen de le satisfaire. Tiens, à propos de ma longévité le croirez-vous, mais sans-doute la dois-je à la verdeur de mes mœurs, autant qu'à cette infusion de feuilles d'if et de beus, que Maxime me convainquit de prendre une fois par semaine, et qui avait vertu douteuse (depuis des siècles me dit-il) de garantir une vie longue et saine. Après tout pourquoi pas. Car la science de la médecine moderne, légitimement ambitieuse, me semble à la fois oublieuse des principes et vertus anciennes, et par trop arrogante, pour avoir toujours raison.

*
* *

... Après cet épisode de Saint-Cosme c'en fut fini de la foi et de la piété. Ce fut là mon unique expérience de et dans la religion. Cependant elle s'averra point négative tout à fait, car elle me préserva définitivement de toute emprise des doctrines autres que celle que je devais plus tard me

fabriquer : La mienne ! Tant-pis, je ne serai point évêque, moi le cadet sans fortune !

Personne, hors celles et ceux ne me connaissant point, ne fut véritablement surpris par ce retour précipité à la maison. Personne n'en fut chagrin non-plus. Personne ne parla plus jamais de dieu devant moi ; on l'abordait déjà si peu. Je décidai, n'ayant aucun avenir en demeurant ici, de me faire précepteur. Et d'aller vendre mes connaissances au long des chemins du royaume. C'est ainsi qu'étant devenu ce que je suis encore, avant tout un homme libre, je devins ce que vous savez. Auto-proclamé précepteur de mon état, je fis alors mes premières armes de maître d'école particulier et itinérant, pour ne point dire vagabond...

*
* *

Ah bah tiens ! Justement, puisque mes jeunes années sont à l'actualité de cette gazette de ma vie, ne vous ai-je déjà conté ce que je fus, c'était en novembre ou décembre mille sept-cent soixante-treize je crois. Oui c'est bien cela, soixante-treize. Ce-dont je suis certain par-contre, c'est que c'était en décembre.

J'étais alors dans ma dix-huitième année. Vert, dru et souple comme une gaule d'aulne, véritablement tourmenté de passion brûlante et muette, par l'épouse du médecin de la petite citée de Larche. Sans-doute ne connaissez-vous pas Larche, et en-êtes-vous fort excusable. C'est un bourg paisible sur la grand-route qui joint Brive à Terrasson de Périgord.

Le village était alors préservé de tout tumulte, et demeurait enveloppé dans la sérénité de son histoire. Il y coulait une rivière, et les maisons se dressaient sur les bords verdoyants et ombragés de la poissonneuse Vézère. C'est-ce que l'on nomme encore le bas-Limousin, aux portes du Quercy.

Alors allons-y, en route-donc, depuis le temps que vous entendez parler de madame Emme, dont le patronyme la prédestinât à l'amour d'aimer, et qui eût un jour cette remarquable sentence... « Je préfère désirer que d'aimer, car jamais le désir ne déçoit, alors que d'aimer, souvent si ». Trop de distance existait cependant entre sa façon de voir la vie et la mienne, pour que puisse l'aimer aussi sincèrement que je l'aurais voulu...

À cette époque là, je ne visais point à travers aucune attache, à me fixer. Le seul motif véritable que j'eus alors, fut de me laisser aller où ma destinée me poussait à accepter ici ou là quelques préceptorats misérables ; médiocrement gagés. Je n'y demurai bien souvent que quelques semaines,

ne le sachant par avance. Je me distinguais alors plus-encore par mes mœurs et la réputation d'icelles, que par mon naturel humanisme. La gentille « garce », beauté endormie à se faner, me fit sortir de ma réserve fataliste autant qu'elle sortit elle-même de la sienne, et tomber dans ses bras niaisement. Comme elle tomba en les miens emplis d'inexpérience autant que ma foi, de bonnes volontés.

Aujourd'hui il me semble encore pourtant, cette tendre amie étant si loin de moi par les ans, la voir pourtant me tendre ses bras comme si ce fût hier. Je n'y vis point un seul instant (où que je ne voulus pas voir) le moindre mal. Et me jetai dans son filet, bien qu'il fut cousu de blanc fil, dépourvu de la moindre prudence. Et aujourd'hui-encore je ne le regrette, bien au contraire. Car entre ses bras quadragénaires, j'appris tout de l'élémentaire à connaître. Bien plus en quelques mois d'enseignements appliqués, que dans les années qui s'en suivirent, jusqu'au sens même du mot frisson, c'est tout dire.

Bon, comme à y réfléchir je ne crois guère effectivement vous l'avoir narré, ayant débuté la rédaction quotidienne de ma relation de jeunesse, en tout début de l'été mille sept-cent soixante-quinze, je vais donc entreprendre de vous raconter la petite affaire de Larche...

Je traînai mes souliers un peu au hasard, n'ayant d'emploi autre que celui de vagabond, pour lequel mon érudition n'était d'aucun profit. Sur le point d'avoir épuisé le peu qu'il subsistait encore de mon pécule, j'en étais arrivé à envisager le pire, et à incliner par la force à me louer à tout faire. Je fus opportunément (et non sans une certaine empathie) hébergé alors une nuit, et sur ma seule bonne-mine (autant que mon bien parler assurément), me gardant bien de manifester mon rejet de la religion et mon anticléricalisme croissant, au petit presbytère du village de Saint-Pantaléon. On m'y servit le soir venu une soupe bien grasse qui me fut des plus réconfortante. Puis après que j'eusse soupé, s'apercevant que j'étais bien fatigué, le curé m'encouragea à me retirer. La servante de ce bon abbé me conduisit vers une chambre sise à l'étage, qui, pour spartiate qu'elle me parut, me permit néanmoins de passer une chaude et reposante nuit d'un sommeil profitable et réparateur du corps.

La matinée du lendemain finalement venue, il me signifia ses adieux et me donna une lettre de recommandation pour le sieur Emme. Le sieur Emme était docteur en médecine à Archa-Sola, Larche. Lettre qui sollicitait que je fusse pris à son service pour celui des jeunes enfants de la famille, puisque justement ledit Emme cherchait désespérément semble-t-il, un précepteur pour eux...

J'avais-donc là posé ma petite malle aux portes du Périgord, à une grosse vingtaine de journées de cheval de Paris. Employé derechef dès que je m'y présentai sur cette estimable, je fus installé dans un minuscule logis mansardé, situé tout-juste sous les toits. C'était en vrai une amorce de cabinet, une sorte de minuscule antichambre, un petit causoir. Réduit poussiéreux et encombré, que je dus auparavant que de m'y installer, débarrasser de son contenu. Il faut dire que toutes les pièces disponibles et non-occupées de ces combles, étaient un véritable garde-meubles, autant qu'un dépotoir où l'on tassait le fatras de ce bric-à-brac hétéroclite. À croire que jamais on n'avait rien vendu ni jeté. Parmi les monstruosité qui encombraient les lieux, je trouvai, soigneusement enveloppé pour qu'il soit à l'abri, un très vieux et merveilleux berceau de famille en bois de rose, ainsi qu'une malle de voyage assez grande. Elle semblait en bon état, quoique d'une facture ancienne ; doublée extérieurement de cuir, capitonnée au-dedans, elle contenait toutes choses possibles et imaginables, que je m'autorisai à explorer sans vergogne-aucune : Petit miroir, brosses, nécessaire de toilette, flacons aujourd'hui vides, petites boites de toutes tailles et genres, étuis, bols à savon et tout ce qu'il faut pour la barbe... Bref, l'indispensable à tout voyageur un tant soit peu préoccupé de sa personne, mais aussi buvards, plumes, encrier, papier, poudre, taille-plume... Je n'eus de scrupule, comme je vous viens de le dire, n'y d'hésitation à m'y servir. Il y avait aussi une boite à ouvrage avec ses ciseaux, dés, aiguilles, fils et soies, boules à ravauder, loupe..., ainsi qu'une petite apothicairerie aux bouteilles étiquetées et odorantes... Laudanum, paciflora, myrrhe, girofle, violette, lavande, rose, etc...

Mon superflu glissé sous le lit, je fus derechef occupé. Le méprisable et tout tremblant chef de famille, portait le prénom de Sosthène. Sa seule gloire, à ce cher Sosthène, fut, à entendre la réputation qui lui était taillée au cabaret du bourg (et vous m'en pardonnerez la crudité), d'« être sorti des couilles de son père ». Quant à lui valeureux colonel, qui avait jadis possédé je ne sais quel régiment de Louis quinze. Sans-doute un de ces nombreux « Royal machin-chose ».

La grosse maison était plantée en un lieu à l'écart, sis rue du four, le long de la rivière. Il ne s'y passait quasiment rien. Chaque journée était semblable à la précédente, et augurait pareillement de la suivante, qui elle-même prenait modèle sur sa devancière. Etant alors jeune et sautillant, plus prompt à dilapider mes gages aussitôt gagnés et à trousser gaillardement les petites (et les autres aussi d'ailleurs) bonnes et les cuisinières, qu'assidu à la dispense de mes instructions auprès des jeunes enfants qui m'étaient confiés, je vivais quasiment oisif. La ville était paisible. J'y trompai l'ennui de mes journées, hors les trois heures où je faisais le maître d'école, à

pêcher en maraude depuis les berges de la rivière, tout là-bas en aval, installé chaudement à une lieue et demi de la ville de Terrasson. Je mettais quelques biscuits dans ma poche pour sustenter mon appétit lors de ces heures à passer au bord de l'eau. Bien que la pêche n'y soit permise, deux à trois fois par semaines j'y emportais mes deux gaules de bambou, mouillais mes lignes et m'en revenais sur les coups de midi au dîner. Transi souvent, mais heureux toujours d'avoir rempli illicitement une pleine nase d'osier tressée, d'un poissonneux contenu frémissant et argenté. Il ravissait, l'émoi de l'interdit passé, toute la maisonnée du docteur, sauf lui qui n'étais jamais-là. « Monsieur courant d'air » eussions-nous pu le surnommer sans médire.

En d'autres jours, je braconnais comme en mon enfance, sans vergogne, à moins que je n'y donnasse quelque rendez-vous galant, car le bourg regorgeait de tendrettes point farouches aux amourettes légères, sans qu'il ne fût jamais question, sauf exceptions et bonnes fortunes, d'imprudents commerces.

Je me souviens qu'un jour que je m'adonnais avec une bergère quelque-peu avinée et fort distraite, aux tétins longs, à l'embouchure large et baillante ; en fin bref, nous-nous livrions au petit divertissement auquel vous pensez. C'est alors qu'un baudet (qui pâturait dans notre voisinage, et que nous n'avions remarqué) s'approcha de nous deux. D'un coup brutalement, comme pour saluer en moi un sien et proche parent, il se mit une unique fois à braire de toutes ses forces : HI-HANNNNNNN !!! Ce qui me fit m'interrompre aussitôt en sursautant d'effroi, et m'ôter derechef, naturellement subitement amolli, de cette loge tiède et si accueillante pourtant... Ce ne fut que partie-remise. Il nous laissa, une fois la surprise passée, en un état de rire très singulier, mêlé de dépit et d'embarras.

A Larche, nous n'étions finalement, quoiqu'en rive de la Vézère, pas si loin que cela du fleuve de Dordogne, et d'icelui non-plus du Lot. Tous deux fleuves et rivières marchandes, qui mènent depuis la nuit des temps du haut-pays jusqu'en basse-Gascogne, au fil du courant, entre de profondes et époustouflantes gorges, et hauts fonds sableux. Difficiles et dangereuses navigations en vérité, jusqu'au port de Bordeaux, plus au sud-ouest.

*
* *

J'avais observé à maintes reprises la Emme, seule et presque prostrée, assise et silencieuse à l'église, où au-dehors, perdue esseulée dans la nature, mais jamais je n'osai l'aborder ; ni davantage me montrer indiscret.

« Est-il besoin de croire en dieu, d'accomplir les gestes de la foi, pour garder ainsi par devers soi ses sentiments ? », pensai-je.

Elle savait que j'avais vent de cette habitude, mais n'en avait jamais non-plus parlé. Comme si elle eut souffert d'un mal sans remède, d'une honte qu'on est résigné à endurer sans piper ni chercher secours ou réconforts auprès de quiconque. Que ce soit dans cette sorte de prière au-dedans l'église ou au dehors d'icelle, elle y venait seule toujours chaque fois, et sans autre prétexte apparent. Elle semblait tourmentée d'infinies tristesses, et demeurait-là assise de longues heures immobile, un peu vous savez comme ces statues qui ont cependant un air plus vivant que le sien-propre, un air infiniment contemplatif.

Cette femme fit immédiatement partie de mon petit roman intérieur, celui que sans prétention littéraire pourtant, j'écrivais déjà au quotidien. Mais je m'abstins de songer qu'un jour qui sait, cette relation serait achevée, sans parler d'être publiée.

Trop de publications vilipendent ou sanctifient, pour que j'en cautionne à mon tour l'une ou l'autre des formes et expressions.

Dans mes errances, mes délires... Je rêvai de lui adresser des lettres polissonnes que bien-sûr je ne rédigeai jamais, de me tenir pour grondé en l'imaginant les lire, et que s'il m'eût resté un seul son dans le gosier, il aurait été pour elle seule, tant son dépit et son indifférence à mon égard m'affectaient. N'allez-point croire que j'en fusse amoureux (quoique... ? Si !), mais j'aurais voulu par tous moyens l'aider : Etre son confesseur, lui apporter un bref réconfort, la cajoler... Au lieu de cela j'affectai de ne rien voir, de ne rien comprendre, de ne rien ressentir de tout ça. Ne lui montrant qu'une bien fausse face, scandaleusement cynique et indifférente. Exactement comme elle, finalement, puisqu'à postériori je fus assuré qu'il n'en était rien.

*

* *

... Le matin j'avais entendu une malheureuse scène de ménage entre la Emme et son époux le médecin, qui l'avait couverte de méchants reproches. Et ce n'était la première à laquelle j'assistai depuis que par mon préceptorat, je pénétrais dans les intimités familiales de mes employeur. L'ayant été par le passé déjà, et l'étant par la suite encore, notamment lors de mon bref séjour chez les Barry souvenez-vous, au nord de Paris, à Neffleville. Mais là n'est mon propos, alors j'en reviendrai à la Emme et à

cet éclat de querelle qui me coupa ce jour-là, plus qu'un autre jour auparavant, allez-donc savoir pourquoi.

Par cette querelle conjugale-là, la dame lui jeta à la face sa souffrance qu'il la trompât honteusement, et son anéantissement d'être ainsi aussi mal traitée. Le mari, qu'en dépit de l'antipathie qu'il m'inspirait, je ne pouvais blâmer, sembla insensible qu'elle fût ainsi assommée de chagrin. Il se montra monstrueusement odieux à son endroit, rejetant les opprobres scandaleuses sur elle. Elle qui pourtant se montrait de réputation et de comportement, irréprochablement fidèle, mais ô-combien froide et détestable d'abord. Elle finit, lasse de cette discussion qui n'en finissait point, par tout bonnement s'en aller. Se contentant sans se retourner, de lui dire qu'elle n'avait quant à elle eue de cesse de louer leur couple, de la vertu d'exemple de fidélité.

Bref, j'affectai, nez-à nez avec elle, la croisant immédiatement ensuite, de n'avoir rien entendu de cela, quoique je lusse dans ses yeux qu'elle sût le contraire, et me remercia sans mot dire pour ma discrétion.

Elle portait ce jour-là un singulier habit de velours musaraigne gansé d'or, une petite veste resserrée à la ceinture, des dentelles au point d'Alençon, et à l'avenant des culottes de soie grise presque noire. Elle agitait un mouchoir qui exhalait des odeurs sucrées et enivrantes, en parfaite contradiction avec son austère personnalité.

Le ciel avait été la journée-durant, d'un bel et franc azur. Moutonnant très haut de petits nuages blancs et effilochés, le soleil fut franc, chaud et lourd, écrasa le début de l'après midi. En quelques dizaines de minutes, vers les quatre heures de l'après-midi, s'éleva derrière l'horizon un orage. Un orage méchant, de l'espèce de ceux d'août, qui éclatent sur les rivières et les lacs et ne durent guère. Et qui, en bouleversent néanmoins impitoyablement les éléments, laissent un ciel redevenu serein et dégagé. Comme si rien n'était arrivé, il n'en subsistait derrière lui qu'une brume frangée et une terre humide aux parfums de sous-bois et de champignons d'automne...

J'étais parti, incapable ce jour-là de me concentrer sur la rédaction de mes notes quotidiennes (celles voyez-vous, dont je me sers aujourd'hui) par les champs. À errer comme une âme en peine, comme un poète. J'avais trouvé sous un noyer une ombre fraîche, et m'y étais étendu à me livrer à mes délires libertins, à songer à des étreintes qu'en rêve seulement on puit faire plusieurs fois. M'inventant une peu vertueuse voisine, alanguie dans les herbes hautes et craquantes, rêvant d'y poser mes doigts et de la parcourir sans éveiller la dormeuse, prenant chaque sein à pleines-mains, comme un robin agirait. Clandestinement tiraillé par l'envie de l'extraire de son sommeil et la nécessité de ne point devoir le faire. Je laissai mon

esprit vagabonder afin de profiter au maximum de ces instants d'exquises douceurs, fermant les yeux et me laissant envahir par l'engourdissement de revivre des événements passés. Je l'imaginai, tétons dressés comme un hommage aux cieux, soupirante énamourée, tendant mes mains vers elle, engourmandé de ses seins arrondis pleins de promesses, voulant entre-eux enfouir mon visage à la recherche de quelque quiétude, comme un poupart fourbu d'avoir pris sa tétée.

J'émergeai, le croirez-vous chère lectrice, aimable lecteur, tout chamboulé de ma torpeur, avec grandes difficultés, rajustant ma chemise débrayée. Durant mon assoupissement les nuages avaient obscurci le ciel sans qu'on pût douter d'une durable altération du temps pour la fin de la journée. Je me résolus à rentrer à grandes enjambées, avant que le temps ne me prît de vitesse. Une brise chaude chamboulait la végétation de ses attermoissements, et l'azur s'était effacé au profit d'un ciel gris virant inéluctablement au noir ; un de ces coups de mauvaise humeur que le temps connaît en été.

Je m'en revenais à-pied par un raccourci ma foi pourtant fort longuet à mon goût. J'étais parti au départ de cette promenade relever les trois collets que j'avais posés (mettant bien médiocrement en application les enseignements d'enfance de mon grand-père) dans une coulée. Ils étaient près du hameau de Ladevie. J'avais envisagé d'y trouver pris dans une colletée, quelque animal à grandes oreilles. Ma sieste m'ayant emmené trop loin dans le temps, l'orage étant désormais inévitable, j'y renonçai. L'horizon était bien sombre au loin, et roulait déjà de grondements sourds. De grosses, que dis-je, d'énormes gouttes de pluie commencèrent à choir lourdement sur le sol poussiéreux et surchauffé. Une odeur indescriptible s'en éleva aussitôt, une odeur de terre brûlée. Je me hâtai un peu plus, espérant qu'un répit me permettrait à minima de me mettre à l'abri dans la grange « Malassis », sorte de gros toit de bois et d'ardoises noires de pays, perché au-dessus de ses quatre pilasses de pierres quadrangulaires. « Là au moins je pourrai me mettre hors de cette eau qui va tomber pour de bon d'un instant à l'autre », pensai-je. Enfin si toutefois le temps d'y parvenir m'était accordé par le déluge qui se préparait là-haut à choir.

J'eus l'indicible sentiment qu'on me suivait. Je me retournai d'un coup, disposé à défendre ma peau contre l'éventuel assaillant qui me filait le train. Moi le pleutre, qui pourtant ne suis guère vaillant ni courageux. Faisant face, les bras toujours levés au-dessus de mon chef, je fus ébahi de me trouver nez à nez avec la Emme. A mes questions pressées, la dame m'avoua embarrassée, m'avoir suivi depuis Larche, avoir épié mon somme aussi, sans pourtant vouloir davantage m'instruire du motif de sa filature ni de son espionnage. Je l'envisageai au départ du coin de l'œil d'un regard

méchant, soupçonneux et courroucé de la trouver-là. Depuis combien de temps me suivait-elle en vrai ? Avait-elle épié comme elle le disait ma rêverie solitaire de ce tantôt ? Autant de questions auxquelles je n'eus jamais que d'évasives réponses. Voulus-je vraiment en avoir de précises ? Pas si sûr...

Les gouttes de pluies redoublèrent non pas en grosseur, mais en densité. Martelant tout, tambourinant sur les feuilles des arbres et sur le sol, levant par endroit de vaporeux nuages de poussière. La voyant ainsi muette à se faire impassiblement mouiller, immobile et désarçonnée de ce face à face, j'ôtai ma veste de sur ma tête, et m'employai au-mieux de la courtoisie due à une dame, à l'en couvrir. Les cieux grondaient, roulaient de francs roulements sourd. La pluie battant désormais en rideau, la foudre, c'est le cas de le dire, en un éclair tomba ; là, droit devant nous, claquant à deux ou trois-cents pas pas plus. La frayeur retrancha à la dame toute possibilité de mouvement, or celui de se blottir dans un élan d'une inattendue familiarité instinctive, tout contre moi. Nous étions fouettés désormais par les assauts ininterrompus des eaux du ciel déchaîné. Elle se serra plus-encore au fracas de tonnerre suivant. Tremblante comme un jeune aulne, les lèvres bleuies tant de froid que de peur, le nez ruisselant comme une fontaine au dégel, elle était naturellement effrayée.

– Que j'ai peur monsieur... Mon dieu que j'ai peur... Même sous votre garnement, j'ai peur à en mourir.

Dit-elle en claquant des dents, agitée de petites convulsions, étreinte par des sanglots, agitée de forts frissons d'effroi, mains tremblantes. Je ne répondis pas, me contentant de lui caresser affectueusement la tête et de tenter d'apaiser ses craintes, fidèlement soumis à ce caprice naturel qu'est la peur, gagnant par-là son estime, en dépit que ce cela ne fût point pour cela que je le fis. Je la sentis alors frissonner, ruisselante. L'incarnat de ses pommettes était à son maximum. Je m'efforçai alors de badiner sur notre sort, n'étant pas plus rassuré que cela, d'être sous ce déluge fracassant. Je jouai ce-pendant, incorrigible galant, cruellement à souffler chaud puis froid quant au réel danger. Me divertissant fort à inspirer de l'effroi à la Emme, afin que plus encore elle se blottît contre moi. Je souris de cela, sans que jamais elle ne le vît bien-sûr, dos à un tronc, le visage battu par les eaux du ciel.

– Pourquoi diable riez-vous ainsi ? Me dit-elle.

– Je souris seulement, je ne ris pas. Lui répondis-je.

– Et de quoi riez-vous ? De moi ? Vous-vous moquez ? Vous êtes amusé que je sois effrayée ? Et cela au lieu de me protéger.

Je tournai gentiment en ridicule sa gaucherie à me céder.

– Oui... Non, je suis pétri de passions multiples, et surtout de celle de la satisfaction que cette proximité de moi qui vous inspirât, et qui vraiment n'est guère pour me déplaire pas.

– C'est faux... C'est de la peur ?

– La peur ? Je sens dans votre voix un autre trouble que celui de l'effroi, non ?

– Non, cela est faux.

– Et moi je crois au contraire que cela est vrai. Mieux même, j'imagine la pointe de vos seins de dresser durcie sous ce rempart d'étoffe, comme un joli présent offert à mes mains, si j'osai d'aventure vous entreprendre.

– Vous n'y pensez pas ! ? Vous perdez le sens commun, ou quoi, que d'imaginer ces folies qui ne sont. Dieu nous voit et nous entend, ne l'oubliez pas monsieur le précepteur. Alors prenez garde à lui. Prenez garde à moi. Prenez garde à vous...

– Dieu ? ! Ah-ah-ah !... Mais si dieu véritablement existait, et qu'il fût le créateur que l'on dit, pourquoi-donc ne nous créa t-il à son image : parfaits ?

– Et je... Je... Je...

– Oui ? Qu'êtes-vous ?

– Je suis vieille et laide. Et ai l'esprit trop pieu pour que ce que vous dites de moi soit vrai.

– Le saint-esprit peut bien souffler là où il veut. L'esprit dites-vous, ou la corps ? La vieillesse madame, selon certains principes, dévalue le second cependant qu'elle contraint à se pencher sur le premier. Alors pourquoi s'imposer ce frein ? Et puis une femme selon moi n'est jamais ni laide ni vieille quand elle aime.

– Vous êtes fou monsieur !

– Fou ? Ainsi ces folies ne seraient que fruits de mon imagination ? Que je sois pendu si je me trompe. Je vais-donc vérifier céans !

Dis-je en la pressant un peu plus fortement contre moi, une main fermement appuyée en son dos, là, aux bas de ses reins.

– Vous n'oseriez pas ? ! Je vous exhorte, allons. Vous me faites mal ; ôtez-vous.

– Hé si madame, car j'ai le goût du gai-délit alliant vice et vertu. Il serait inconcevable, avouez-le, de s'en priver ; si j'ose m'exprimer ainsi. Alors j'ose ; oui... J'ose.

Et je souriais encore, la regardant droit dans les yeux. J'approchai mon visage du sien, très lentement, jusqu'à en percevoir le souffle tiède, m'attendant à être repoussé. Puis je déposai un tendre baiser sur sa bouche.

Sur le coup elle demeura pétrifiée de moult stupéfactions et sans réaction. Plaqué contre elle, j’imaginai ses seins contre moi. Quoique visiblement renversée des sens par mon audace, je décidai de ne point en rester là et l’embrassai à nouveau sur la bouche. Je hasardai l’imprudence de laisser mes mains partir à la découverte de son dos trempé, de ses hanches et du creux de ses reins. Elle était pantelante, et moi assez heureux de profiter d’une telle situation. Le premier baiser ne fut-il pas aussitôt donné, qu’un second s’en suivit, puis un autre-encore, laissant à-peine aux soupirs la liberté d’exister. « Il est des baisers comme de certaines confidences, qui s’attirent et s’échauffent les uns des autres », pensai-je. J’augurai de la suite...

Après-tout, n’avais-je été malhonnêtement suivi sans l’avoir aucunement sollicité ?

Elle se détacha de mes lèvres, sans pour autant me repousser véritablement...

– Hé si madame, car j’ai le goût du gai délit, vous ai-je dit.

– Cessez de jouer au ravi stupide, j’ai peur moi, regardez, j’ai la chair de poule ! Rassurez-moi que nous ne risquons rien sous ces arbres, hein ? Dites ? Rassurez-moi.

– Si, bien-sûr que nous risquons quelque-chose. Surtout vous d’ailleurs, et plus-encore de mes assauts que de ceux moins périlleux de la foudre, qui, contrairement à ce qu’on en dit, tombe là où elle le veut, y compris par deux fois au même endroit.

– Ne soyez pas sot et relâchez votre étreinte. Vous me faites mal vous dis-je.

– Le croiriez-vous, mais la sottise n’est guère de mon domaine, et je ne vous lâcherai que si je le désire ou m’en implorez mieux que c’la.

Ses yeux verts étaient merveilleusement plissés par l’eau qui coulait en flot sur son visage. Ils s’éclaireraient à chaque éclair de l’orage, en même temps qu’elle sursautait. La ligne étroite et finement arquée de ses sourcils était toute emplie de perles d’eau prêtes à se rompre. Ses mains étaient agréables et de belle forme allongée. Je les portai à mes lèvres. Elle me laissa faire, se laissa faire, m’avertissant seulement sans conviction, par mesure de bonne éducation, son regard traduisant le contraire de ses paroles...

– Mesurez-vous enfin ! Monsieur le précepteur.

– Mais madame, il ne fallait pas... C’est pourtant votre faute ! A force d’allumer ces choses en moi... Je... Et-puis me laisser présentement m’instruire de vous... Je... Gageure !

– Mon dieu !

– Laissez-donc dieu où il est, il ne vous est d’aucune utilité. Vous avez mieux à penser, et lui à faire. Non ? Vous pensez-donc vous avilir en acceptant ce consentement que je tente de vous arracher, et que vous tardez à... (elle me coupa, faisant la furieuse).

– Jamais vous-dis-je !

– Mais ne me suiviez-vous pas pourtant, ce tantôt ? Et dans un dessein qui semble inavouable, quoique vous me l’ayez avoué. Alors confiez-moi le motif de cet espionnage, ou je vous embrasse de nouveau. Pire-même, je vous abandonne ici derechef sous cet orage.

– M’avilir, oh non, que diable ; non...

– Mourir sous la foudre alors ?

– Pas davantage. Dieu me garde que vous m’abandonniez.

– Alors je vais vous ré-embrasser. La prévins-je d’un ton espiègle.

– Comment oseriez-vous recommencer ? S’écria t-elle.

... Un éclat de tonnerre retentit encore plus proche de nous, et la foudre claqua tout près nous sembla t-il, déchirant d’une lueur blanche, presque bleue l’obscurité. Quoique visiblement chavirée par l’audace mon premier baiser, je décidai de ne point en rester là, et l’embrassai sur la bouche encore, sur les joues, le menton, le cou, le cou et le front, hasardant à laisser mes mains partir à la découverte de son dos trempé, de ses hanches, de ses reins, de ses cuisses à travers sa robe. Elle pantelante et perdue, submergée par trop d’émois et de frayeurs en même temps. Elle avait une jambe parfaite, gainée de bas très doux, et était ce jour-là chaussée d’inconfortables et mal pratiques souliers de maroquin vert embourbés. Et quand je m’approchai d’elle pour renouveler mes baisers, elle ne résista guère plus que lors du premier assaut, m’embrassant-même en retour.

– Pardonnez-moi. Je ne sais ce qu’il m’a pris.

– Quel poncif !

– C’est que... J’ai peur monsieur.

Parvint-elle à bredouiller en murmurant. Nous fûmes contraints de crier nos mots, pour dépasser le vacarme de l’orage et le tumulte des pluies sur les feuillages.

– Calmez-vous madame, nous craignons finalement peu ici, hors un bon rhume. Et puis ainsi scellée à moi, que-diable voulez-vous qu’il vous arrivât, quand-bien-même ne me pardonneriez-vous jamais la familiarité de cette proximité ? Elle hésita à répondre, puis...

– Puisque vous m’y contraignez par la force... (je la coupai)

– Par la conviction, la persuasion.

– Soit ! Je consens à ne pas monsieur, vous tenir trop rigueur de ce que vous venez de faire, mais à la raison unique que vous nous emmeniez au sec, et que nous ne restions pas une seconde de plus sous ce déluge fracassant. De grâce...

– Allons-y alors, nous ne sommes pas loin. Il y a, à deux pas d'ici, une vieille grange qui nous garantira des ruines de son toit.

– Comment cl'a, à deux pas ? Que ne le disiez-vous, au lieu de profiter de la situation pour jouer de ma frayeur et m'arracher ce que je ne vous aurais jamais consenti sinon. Je n'ai plus toute ma tête. Voyez où vous m'avez conduite.

– Etes-vous sûre de c'la ? Etes-vous certaine de tant regretter ces baisers ?

– Oui, mais je vous les pardonne quand-même.

– Alors acceptez-en un nouveau.

– Jamais !

– Bon, alors je m'en vais.

– Non, revenez... Pour l'amour de dieu et de moi, de grâce revenez et ne m'abandonnez pas ici !!!

– Bien le bonjour madame...

Lui lançai-je en m'éloignant, affectant de la quitter.

– Revenez ! Soit. Dans ce cas je capitule et suis à vous. Mais je ne vous encourage à poursuivre cette fraternité plus longtemps que durera cet orage, puisque tel doit être le prix à payer pour l'apaisement de ma frayeur. Plut à dieu que ne durât le mauvais temps !

– Oh mais il ne faut surtout pas vous forcer si cela vous répugne à ce point. Cela-dit, je crois bien que vous jouez au jeu de qui perd-gagne. Si c'est pas l'cas, hé-bien vous-vous confesserez, voilà tout. Quitte à vous rendre chaque jour à l'église, au-moins pour une fois en aurez-vous un authentique motif.

– Vous me suivez-donc ?

– Chacun son tour ! Et-puis, point n'est nécessaire de vous suivre pour le savoir ; tout l'monde le sait bien, puisque vous n'en faites mystère. Et puis aussi... Dis-je en reprenant mon souffle. C'est tout d'même pas moi qui vous ai jetée sous ces arbres où je me trouvais moi-même, n'est-ce pas. Vous n'aviez qu'à rester cachée et attendre que cet orage passât. Pour conclure : Si ma compagnie vous accable, détachez-vous, et je m'en vais moi de mon côté et vous du vôtre. Moi je me moque de l'orage, je n'en ai jamais eu peur, même enfant. Et puis trempé pour trempé, je puis bien reprendre mon chemin, vous y laisser, et rentrer tout seul si vous l'osez.

– Vous êtes fou ? Vous m’abandonneriez-donc vraiment ici, à mourir de peur et dévorée par les bêtes sauvages qui infestent sûrement ces enfers.

– Mon dieu madame, il y a bien longtemps que l’appétit pour la chair humaine n’intéresse plus que l’homme lui-même, et que les bestioles s’en sont détournées pour d’autres mets.

– Vous mentez !

– Et puis en dehors de quelque sanglier, d’un cerf ici ou là, les hôtes de ces bois ne sont guère plus gros que mes poings ; vous voyez bien que le péril ne viendrait point d’eux, mais plutôt des créatures maléfiques qui rôdent par ici.

– Des créatures, dites-vous ? Et maléfiques ?

– Hum-hum... Acquiesçai-je innocemment.

– Vous déparlez !?

– À voir ? Restez-donc-là, attendez et vous saurez.

– Non. Je ne resterai pas une seconde ici sans vous. Et puis gagnons cette grange, nous y poursuivrons cette conversation.

– Alors restez blottie contre moi et allons-y.

– Et si l’on nous voyait ensemble ?

– Qui diable voulez-vous qui nous vît ici par cet affreux temps ? Je vous l’demande bien.

– C’est ma foi vrai, courrons alors !

– À quoi bon, nous sommes trempés jusqu’aux os...

Quelques instants plus tard, après avoir couru à toutes jambes dans la pénombre, cheminant entre les arbres gonflés comme des voiles, nous parvînmes ruisselants sous ce qu’il subsistait du toit de la grange abandonnée. Là nous fûmes à l’abri des pluies diluviennes, mais point du fracassant tonnerre ? Car au lieu de s’éloigner, il s’appesantissait et continuait à tambouriner et marteler, à fissurer les cieux de lézardes éblouissantes...

– Mais j’ai plus du double de votre âge... Alors ? Fit-elle en affectant d’être indignée, ce-dont je ne fus dupe à vrai dire.

– Et alors ? Fis-je haussant les épaules et levant les yeux vers le toit percé.

– Cet écart qui nous sépare est comme une vitre. Fit-elle. Une vitre à travers je vous vois, vous entends. Et si j’inclinai vers vous, je ne pourrais ni vous l’avouer ni vous le dire et encore moins le prouver.

– Et ce baiser ? N’en était-ce comme une sorte de preuve, non ?

– Je n’avais toute ma tête. Et puis... Et-puis je suis mariée...

– Oh, ... Bien mal !

– Et appartiens à mon mari devant dieu.

– Pour ce qu’il en fait... Bof ! Une simple acoïtance, rien d’autre.

J’affichai un sourire moqueur, et j’entrevis entre deux éclairs, qu’elle était troublée et rougissait sans toutefois s’effrayer désormais d’être-là. J’osai un furtif et imperceptible baiser dans son cou, en répondant tout de go...

– Il n’est point naturel qu’une femme appartînt à un seul homme qui en outre ne la mérite. Cette loi n’existe que dans la société des hommes. Et puis je ne vous parle pas d’amour, pas de passion moi, mais seulement de vous montrer mon attachement en vous protégeant. Rien que mon attachement par ces quelques baisers.

– Je vous en rends grâce, croyez-le, mais c’est pour m’en épargner le vil reproche, que je...

– Que vous quoi ? ! L’âge n’y fait rien, madame. Répondis-je. Et j’ai pour vous le dévouement à vous distraire, et les obligations essentielles à vous protéger. En outre je ne suis un infâme délateur, pas plus que maître-chanteur insoupçonnable, rassurez-vous. Et personne ne connaîtra notre conduite je le jure. Conduite qui après tout n’est que fort bonhomme pour l’heure, car elle est encore obscure et sans bruit.

– Comment ça pour l’heure ? Me détromperais-je ? Auriez-vous de criminels outrages en tête ?

– Hé-bien.. ; C’est que je croyais que...

– Non.

– Bon... Alors nous dirons que je n’ai rien dit et vous n’avez rien oui, hein ? Nous dirons c’la, puisque vous refusez mes hommages. Car vous les refusez, n’est-ce pas ?

– Vous me faites-là une question par trop vague.

– J’avais cru que vous n’étiez insensible.

– Il est vrai que vous êtes si... Et si jeune aussi, que je me flatterai de ne l’avoir compris, cet hommage. Mais si je vous trouve quelque grâce, je vous trouve aussi bien cruel de me railler de la sorte.

– Je ne vous raillais, je le jure.

– Sur dieu ?

– Ah non ! Celui-là, qu’il aille au diable ! Mais j’étais sincère je le jure sur votre honneur.

– Mon honneur, dites-vous ! ? Fichtre... Pour ce que vous-vous préparez à lui faire endurer, mon honneur est bien peu d’chose à vos yeux semble-t-il.

– Je suis madame... Comment dire... Epris de vous, bien que ce ne puisse être d'amour. Puisque vous n'en voulez.

– Mais alors ce serait folie que de pouvoir une chose pareille pour vous ?

– Demandez-vous plutôt madame, ce que moi je puis pour vous ?

– C'est trop tard mon ami... Bien trop tard... Ah si j'avais dix années de moins...

– Vous pensez cela parce que vous-vous dites vieille ?

– Non, parce que je le suis ; nuance.

– Certes nous avons une différence d'âge. Dix-huit années ne séparaient-elles point Diane de Poitiers et Henry-Deux ?, ce qui ne les empêcha pas de s'aimer éperdument ; fût-il marié à cette peste de Catherine. Et-puis... Avouez que je fais plus que le mien, et vous, moins que le vôtre en vrai, non ? Alors pourquoi ne pas céder, puisque je ne vous répugne et que vous ne me déplaisez non plus ?

– Je ne sais que trop bien que d'après mon visage disgracié et vieilli, on pourrait croire que le reste n'est digne d'attention de votre sexe ? Et-puis quel âge avez-vous-donc au fait, monsieur le coq ? Vingt ans ? Vingt-deux ans ? Plus ?

– Hé-bien que nenni madame, je n'en ai que dix-huit entamées... Mais suis fort de ma bonne volonté, autant qu'assidu à encore beaucoup apprendre en toutes les instructions qui me seront dispensées. Je serai donc votre serviteur zélé si vous y consentiez.

Et alors irrésistiblement nos bouches se collèrent. Ses yeux se fermèrent et elle s'abandonna, renonçant à résister, faisant fi de l'orage, de nos âges, des convenances, des créatures monstrueuses du monde entier, de dieu... L'un face à l'autre, nous entrecroisant à-présent yeux dans les yeux, elle consentit follement à se perdre quelques instants. Nos mains agitées s'empressèrent de calmer les impatiences de nos cœurs palpitants, nous délaçant et déboutonnant réciproquement. Sa froide et boudeuse sagesse contrebalancée par sa vivacité d'humeur. J'osai un nouveau baiser, au risque de tout briser, puis nous entre-collâmes nos lèvres. Elle ne me repoussa, et au contraire, elle que pourtant l'orage terrorisait, en dépit du sentiment de culpabilité qui dut la tenailler, elle osa me rendre ce baiser avec ses intérêts. Je sentis sa gorge largement couverte, supposant agréablement que des fruits que j'aime s'y trouvaient soigneusement celés. Brûlants au-dedans, autant que trempés au-dehors, le climat n'en fut pas moins à assouvir ou tenter d'assouvir frivolement les feux de l'amour, sans toutefois les vouloir éteindre ou outrager.

– Ne craignez-rien. Nos génies nous ont sous leur garde.

– Quant-à moi entre vos bras je ne suis plus à-présent susceptible d’aucune crainte, pas-même celle de cet orage qui pourtant me terrorise.

– N’ayez-plus peur, allons... Vous n’avez rien à redouter de moi.

– C’est que j’ai peur du tonnerre à m’en évanouir.

Je poussai alors mon zèle à enfouir en penchant la tête, mon visage et mon nez en son cou, à y humer son odeur volumineuse, à y poser mes lèvres pour y trouver le goût de sa peau ruisselante... Enfin !

– Que faites-vous ? Allons, cessez de profiter de votre force.

– Ce que je fais ? Mais rien, je vous respire, rien d’autre.

– Fort-bien monsieur le précepteur. Vous m’obligez à en convenir, mais je vous supplie bien de borner ici là votre curiosité, car l’honneur me contraint à la plus rigoureuse fidélité, et j’ai peur déjà que par ces écarts, nous ne fussions déjà allés trop loin.

– Mais alors, ces baisers ? Ce consentement à tout accepter, autant que l’orage durerait ?

– Profitez de ce que je vous offre, tel que je vous l’offre. Ne vous imaginez rien et ne posez pas de questions. Ce sera notre secret à tous deux, mais n’attendez plus rien d’autre.

– Les sentiments que j’ai pour vous ne sont ceux de l’amitié ni de la déférence. Et soyez assurée que pour l’avenir, je ne sais que trop de quelles contradictions je serai tourmenté maintenant par votre faute. Je partirai donc dès demain en toute sagesse de sous votre toit, car je n’puis promettre, et encore moins à vous, de ne point céder à mes élans.

– Comment ça, jeune fringant, par ma faute ?

– Oui, si vous ne vouliez que je brûlasse de ce feu qui me tourmente désormais, il ne fallait souffler dessus et l’attiser en me suivant. Et puis ensuite par vos lèvres à l’instant... Et voilà maintenant que vous me refusez injustement la suite, alors que vous brûlez vous-même d’y céder, j’en suis certain.

– Petit présomptueux que la jeunesse égard ; vous êtes si prévisible. Nous venons certes de commettre des folies que jamais nous n’aurions du... Jamais. Il eût été raisonnable de nous abstenir... Oh mon dieu, qu’avons-nous faits... Qu’ai-je fait ? Qu’il me soit témoin que je n’y fus pour rien, et...

– S’embrasser madame, n’est point infidélité au yeux de ce dieu dont vous implorez la clémence, et qui en outre, je vous l’appelle, m’est étranger depuis longtemps.

– Comme l’avons fait, si ! Car il ne s’agissait pas de simples baisers d’affection. Par eux, par vous maintenant, je risque les enfers. Il me faudra au curé dès demain le confesser, et m’en repentir auprès du tout-puissant.

– Après le péché, si je vous suis bien, la rédemption... Permettez-moi de dire : Surtout pas malheureuse !

– Ah ? Et pourquoi c’la, monsieur, vous quin avez réponse à tout ?

– Ce serait le meilleur moyen d’être dénoncés. Autant que celui de voir sur vous jeter l’opprobre d’un scandale. Et puis pensez-donc aux infidélités de votre époux. N’avez-vous pas le droit, vous aussi, à une petite parcelle de bonheur dans cette vie de grisailles ? Une sorte de petit jardin secret indécelable, et dont vous seule auriez la clef.

D’un coup elle me repoussa, sembla gênée, honteuse, s’écarta en se rajustant, me regarda de l’air dur que je lui connaissais d’ordinaire.

– Qu’avez-vous ?

– La délicatesse m’ordonne de ne point vous dire monsieur la raison de mon changement d’humeur. Une femme se doit de masquer ses sentiments, à fortiori s’ils peuvent compromettre ou la compromettre.

L’orage s’écartant enfin vers Brive, elle me dit en outre sèchement n’avoir pas besoin que je l’aidasse à se revêtir, et de ne poser mes mains sur elle. Car j’avais repoussé son mantel de sur ses épaules... Elle sollicita que je l’accompagnasse cependant à-pied jusqu’à sa demeure, ce que je fis de mal gré. Nous en restâmes là ensuite, mais je demurai taraudé de pensées indignes pour elle...

*

* *

... Un beau jour, la silhouette d’un gros bonhomme se profila au loin dans ma direction. Il chantonnait, se dandinant un peu grotesquement, venant à moi avec indolence et une apparente bonne humeur. Il semblait parler tout seul le long de l’étroit chemin qui longe la berge d’où j’étais à pécher.

Tout de gris-brun vêtu, il était moine de son état visiblement, à l’embonpoint souligné comme il se devait aussi, à la tonsure plus que douteuse et au nez cramoisi. Non, il ne parlait tout seul à haute voix, il fredonnait. Quand j’y repense aujourd’hui, je me dis que Beaumarchais avait bien raison... « Tout finit par une chanson ». Et pas n’importe quel refrain non, une ce ces rengaine paillarde sortie de je ne sais quel populaire origine. Il chantait à tue-tête, presque indifférent à ma présence, ces couplets peu chrétiens...

« ... Une fille du village avec son bavolet,
elle m’a prêté sa cage pour mettre mon perroquet,

et pourquoi puisqu'on y pense le plus souvent en dormant,
le dira t-on à la danse, le petit mot en passant.
La cage estoit trop petite, n'y entra que mon bec,
puis poussant et faisant rage, y entra tout à fait.
Et quand y fût entré dieu sait qu'il gazouillait,
et s'y choqua si fort, qu'il répandit son brouet.
Une fille du village avec son bavolet,
elle m'à prêté sa cage... ».

Parvenant à ma hauteur il me salua fraternellement sans s'interrompre, et poursuivit son cheminement jusqu'à disparaître à l'horizon. Le lendemain et les jours suivants furent pareilles rencontres et semblables saluts. Puis peu à peu il se familiarisa, s'apprivoisa tout seul. Au bout de deux semaines sans qu'il se fût passé un seul jour où il ne vint à passer, toujours hablant fort dans la solitude de sa marche, il s'arrêta à ma hauteur et s'approcha. Pour la première fois dérogea à ses habitudes quotidiennes. Je fis mine de ne point le savoir planté-là dans mon dos. Puis ce-voyant, rompant notre silence à tous deux, il me demanda banalement si ça mordait. Et de tenter quelque'autre commun bavardage. Trouvant plaisante et divertissante après tout sa compagnie, et point antipathique sa fréquentation, je lui accordai volontiers la faveur de se joindre à moi chaque jour ensuite, pour un petit moment. Je le retrouvai ainsi presque quotidiennement des semaines durant, à la seule exception de deux ou trois jours à-peine, où il ne passa point.

Il me dit se nommer frère Mathurin.

Et c'est ainsi que peu à peu, nous apprivoisant l'un l'autre imperceptiblement au fil du temps, nous en vînmes à engager la conversation sur des sujets plus personnels. Celle-ci se fit chaque fois plus divertissante je vous l'assure chère lectrice, aimable lecteur. Tant dans sa nature que dans la forme de son verbe. L'homme n'ayant été manifestement toute sa vie à errer ainsi sous cette apparence de crasseux et modeste serviteur de dieu, je sentis son envie de me raconter cette existence de jadis, de laquelle aujourd'hui il était si loin.

Indirectement par quelques fugitives allusions, je compris qu'il avait par le passé eut à vivre des aventures tumultueuses dignes d'être relatées. Ce que, apprises de sa bouche, je consignai chaque fois.

– Il vient un temps mon fils, où l'on fait bien plus de cas de remplir son estomac que son esprit ou son lit. Me dit-il en tortillant de la sorte de groin qui lui tenait place de nez.

Et de lui répondre aussitôt...

– Mais mon frère, n'est-ce pécher que de dire cela ? Et plus-encore de passer de l'idée aux actes ?

– Je vous dirais en confidence, que l'abstinence de ces deux plaisirs-là, me semble au contraire être le plus grand des péchés. Mais chut ! Il paraît qu'on nous écoute. Fit-il en montrant du pouce le ciel.

Son sujet de prédilection était incontournableement celui de ses expériences et avis quant aux nourritures terrestres en tous genres. Celles de la cuisine et des mets les plus appréciables, dont il avait pu se délecter et dont il parlait la voix teintée d'émois et les yeux mouillés de ces souvenirs.

Il répondit toujours à ma curiosité avec une sincérité fort déconcertante, et une ironie aimable, y compris sur lui-même, se montrant complaisant pour tout et tout le monde, à l'exception peut-être de la religion, et plus particulièrement de l'église.

Je lui demandai quelles étaient ses occupations. Il me répondit... « Ma mission consiste à accompagner les miséreux en les aidant à mourir dignement. À faire en sorte qu'ils n'aient le sentiment de partir vers l'inconnu comme de vulgaires chiens qui crèvent seuls au bord des grands chemins ».

La midi retentit au loin, du clocher noyé dans la campagne. Il ébaucha un signe de croix de sa grosse patte crasseuse aux doigts courts et arrondis, et dit en levant les yeux au ciel, se confondant en une singulière prière...

– Loué soit éternellement le seigneur qui réjouit le cœur et la panse de ceux qui espèrent en lui, et ouvre les sources de sa bénignité. Je ne pense pas vous déplaire et m'attirer votre miséricorde en m'adonnant à la consommation de ce que vous pourvoyez seigneur à me présenter. Et puis quand je bois, c'est avec vous que je trinque. J'ai fait vœux de célibat et de pauvreté, point celui de jeûner. Et je préfère qu'on me fit l'aumône de pain, vin, fromages, pommes, noix..., ou de quelques saucisses, qui cela-dit, me valent bien dix fois plus que les sols qu'on me donnerait sinon. C'est ainsi seigneur, c'est mon péché : j'aime manger et boire à tire le harigot. Amen ! J'étais abasourdi.

– N'est-ce pas blasphémer mon frère ? Etrange prière, quand-même.

– Oui peut-être un peu en effet. Mais je m'en repens aussitôt.

Dit-il à voix basse en affichant un large sourire, pour mieux recommencer ensuite.

– Ah suis-je un piètre et peu estimable serviteur de dieu, hein ?! C'est c'que vous pensez d'moi ?

– Non, vous faites fausse route. Et puis tout ça est bien votre affaire, pas la mienne. Moi dieu, vous savez, je suis fâché avec lui, alors...

– Que dieu me préservât d’autres forfaits, car ma condition de moine miséreux me défendant en principe de toucher à l’argent, je préfère de loin que saint-François fît emplir pleinement mes grandes poches de cette mangeaille que j’affectionne tant, et pour laquelle je me damnerais.

À ces paroles, le moine se signa de nouveau, et en silence battit sa coulpe énergiquement de quelques coups de poings, les yeux levés encore vers le ciel, hochant de la tête comme s’il fut à se repentir tout de go.

– Et vous frère dites-moi. Avez-toujours été moine à ainsi mendier ?

– Ho pardi, que nenni...

Dit-il en se rasseyant près de moi et en commençant à vider et élaller méticuleusement ses provisions sur l’herbe, retroussant le bas de sa vêtue tachée, et ses manches ensuite ; visiblement ravi que je fusse si bien disposé à entendre ses histoires, et à converser avec lui. Il rompit un morceau de pain qu’il me tendit, croquant sans convenance et sans délais dans le sein. D’une sorte de musette de grosse toile brune portée en bandoulière, sanglée de cuir et close d’une grosse boucle de métal, il sortit une bouteille. Une bouteille de vin bien ventrue, encore toute cachetée de son renflement de cire rougeâtre.

– Tiens, c’est du claret, du vrai, et du qui vient d’Bordeaux !

– Je n’sais si je dois boire avec un homme d’église ?

– Ah, je vois. À cause de cette fâcherie avec dieu ? Alors refuseriez-vous mon fils, de boire tout simplement avec l’homme ?

– Vous êtes habile, frère.

– Hé ! ? L’expérience des hommes.

– Alors soit, mais à la condition de ne point me reparler de dieu ni me rebattre les oreilles des choses de votre église alors.

– D’accord, mais à la condition de partager mon repas.

– Soit...

– Toppons-la.

Et cela tombait à point, car l’appétit commençait à me caresser les tripes et à faire gargouiller mon ventre. En outre, la vision de ces aguichantes victuailles sur l’herbe, là devant moi, m’avait mis l’eau à la bouche. Il déplia son couteau, trancha d’un geste assuré un morceau de lard sec comme un coup de trique, qu’il me tendit. Aussitôt il s’en coupa un propre et l’emboucha derechef en une seule fois.

La bouche pleine, bredouillant parfois en laissant retomber de gros morceaux de mie sèche et de croûte, il débuta son récit. Il avait tant et tant avec lui de victuailles, qu’il aurait pu vivre une entière semaine dessus, et moi avec lui à ses crochets. Le bonhomme me plut. Avalant sans mâcher et

à grand bruit déglutissant, il s'essuya sans soin la lippe d'un revers de manchon, puis s'attacha à son récit. Il s'éclaircit la voix en raquillonnant, et renifla en tortillant ses narines en tous sens. De longs poils en sortaient, épais comme des racines de poireaux ; de semblables ébouriffés émergeaient de ses oreilles comme des bouquets de cresson d'une fontaine...

– En quoi ça vous intéresse, c'que j'ai ben pu être ?

– C'est que ce que vous avez été doit être plus attachant que ce que vous êtes devenu. Et puis moi, j'aime bien les histoires.

– Ah ? Hé-bien mon fils, attendez-vous à la surprise.

– Bonne nouvelle.

– Etant jeune dit-il, j'fus attaché au service du prince des Taxis, et particulièrement au service civil de sa poste en Flandre et Autriche. Et puis j'fus ensuite marin par nécessité.

– Marin ? En course, en pêche ?

– Au commerce. Et un peu aussi en course, et un peu boucanier par obligation également.

– Et quelles terres avez-vous foulées, sur quelles mers lointaines avez-vous navigué ?

– À vrai dire, voilà... Je m'suis sauvé et embarqué après un duel, presque aussitôt, sous un faux patronyme, et sur le premier navire que je trouvai partir assez loin pour qu'on ne me retrouvât. Et cela sans l'avoir décidé par projet, naturellement. Puis, arrivé à Gibraltar, terres Anglaises, j'ai fui le bord et ai trouvé à m'embarquer pour Marseille, d'où j'ai signé un enrôlement pour les mers de Chine.

– Si loin ? Vous avez-donc vu des Chinoises mon frère ? Est-ce vrai ce qu'on dit, que leur peau est aussi jaune qu'on le prétend ?

– Oui. Mais je n'y suis arrivé que bien plus tard, car not'voyage s'est interrompu d'abord sur la voie des Indes, lorsque nous fîmes naufrage. En tous cas, c'que j'sais, c'est qu'là-bas ils ont la peau d'un noir rougeâtre.

– Et leurs femmes, comment sont leurs femmes, hein ? Sont-elles belles ?

– Comme partout mon fils, comme partout. Aimables en tous points aux nôtres, quand on est en manque d'elles. Et de bien laides aussi. Comme partout vous dis-je.

– Et vous, frère, en avez-vous aimées ?

– Naturellement.

– Mais comment se put-il après tout cela, qu'aujourd'hui par vocation vous fussiez moine ?

– La vie, seulement la vie, rien que la vie.

– Mais encore ?

– Bon, alors je vais vous raconter depuis l’début...

– Ah bien. Je vous écoute-donc.

– Je pris il y a bien longtemps, il y a de cela plus de trois bonnes décennies, robe et condition de moine miséreux et mendigot. J’avais échappé à une mort à laquelle un mauvais duel m’avait condamné si je l’avais honoré de ma présence. Mais je n’en eus ce courage. Ah faiblesse. Mais au-moins étais-je vivant.

– Ce n’est pas du courage que d’accepter la mort !

– Non ? Mais vous connaissez les préjugés du temps.

– La lâcheté de préférer la vie au trépas, est cent fois plus difficile à supporter ; surtout avec cet état que vous avez choisi.

– En effet mon fils, bien que ce ne soit cette lâcheté qui m’ait conduit à mon état de moine. Mais voyez-vous, c’est que j’ai de la vie un...

– Non frère, ce n’est pas ce que je voulais dire. C’est surtout que quelque-fois, il vaut mieux faire passer le bon-sens et la survie, avant l’héroïsme d’une mort inutile. Et faire un mauvais et fugitif vivant dont on se souvient, qu’un bon et honorable mort dont plus personne ne garde la mémoire.

– Vous auriez fait un bon philosophe, mais un mauvais directeur de conscience.

– Sans-doute est-ce pour cela justement, que je suis en froid avec dieu.

– Qu’il vous entendît ! Il me préservera peut-être du purgatoire !

– Laissez-le-donc, et les papistes avec lui où il est : Dans ses églises et ses abbayes. Et revenons-en à ce duel. Allons ! Racontez-moi... Etait-ce pour une femme ?

– Hé oui, naturellement, et une belle ! Si vous aviez vu comme sa gorge était délicieuse, avec les deux plus jolis tétons qui soient.

Et le bonhomme refit un nouveau signe de croix, l’œil pétillant d’abord, puis paupières closes de l’émotion du souvenir évoqué de cette belle. Belle qui lui avait valu jadis d’avoir à faire le choix entre mourir ou fuir.

– Et me voilà aujourd’hui sexagénaire accompli, perclu de douleurs, errant chaque jour sur ce sentier, sans bien, sans fortune ni descendance, pieds nus et noirs dans ces sandales, à vagabonder comme un gueux au gré des saisons, de mois en mois, retiré de ces choses de la vie qu’étant jeune j’aimais tant.

– Pourquoi ces privations ? Pourquoi alors ne point rompre ces vœux qui vous accablent, et pour lesquels vous n’avez jamais eu de véritable inclination ?

– À mon âge ? ! À quoi-bon, c’est trop tard, allons. Et il y a bien longtemps que c’est trop tard, du reste. Bref...

Le Moine ne voulut plus ce jour-là poursuivre le récit de ses jeunes années. Je n’insistai point, quoiqu’en étant fort chagrin. Nous partageâmes comme des bons compagnons les victuailles, échangeant sur cent autres sujets. Et puis d’un coup, comme animé par un ressort ou rappelé à l’ordre par quelque force invisible, il se remit sur pied, ramassa bouteille, lard, pain, vin... Et poliment prit congé. Il se réengagea sur le chemin en ressassant sa chansonnette. Je pensai alors l’avoir possiblement heurté par mon impiété, et guettai le lendemain. Et le lendemain hélas : Rien ni personne.

Le surlendemain cependant, je le reconnus au loin par sa voix, cheminant pareillement en causant seul. Et comme les jours d’avant, autour de sa copieuse collation, il reprit le cour de son récit de jeunesse...

– Ayant fui le service des princes des Tours et Taxis à cause donc de c’maudit duel d’honneur, je m’embarquai pour Gibraltar d’abord, puis de là pour Marseille. Là, après avoir dilapidé le maigre pécule en trois journées à boire plus que de raison et à courir la gueuse, je trouvai un enrôlement sur un vieux navire nommé « l’Echo ». C’ui-là, par l’âge, y’prenait l’eau de toutes parts. Si vous aviez vu ça mon fils, une pitié... Sa coque était si rongée par les vers, que tout au long de not’navigation, l’thimonnier changea dix fois le cap et mit en panne pour autant d’escales au-moins, cela pour réparer nos avaries et voies d’eau les plus diverses, refaire le calfat entre des bordées d’un bois pourri, remplacer le safran, regréer ou encore faire de l’eau douce, la nôtre ayant été corrompue par la vermine du bord et la chaleur.

– Dites-moi, frère, ce n’était plus-là un bateau mais une éponge flottante ?

– Oui, et vous ne pouvez vous imaginer à quel point. C’était un ancien brick pris aux Hollandais, très longtemps, très-très longtemps auparavant.

– Bigre, fallait en avoir pour naviguer là-dessus.

– Ce n’était pas du courage qu’il fallait, mais de l’inconscience. Remarquez-bien que je n’y pensais pas plus que cela. Tant que ça flottait, tout était sauf ; pour le reste, c’était une question de chance.

– Ouais, comme vous dites : De chance.

– Donc, une journée seulement après not’départ, on dut rebrousser ch’min et r’venir mouiller d’avant Marseille pour y réparer un énorme trou

qu'un bois flottant avait percé en nous heurtant. Tel un poinçon, juste sur la ligne de flottaison, mi-dessus, mi-dessous. Nous pompâmes sans r'lâche jusqu'à mettre en panne encore, par la force des choses : Car par décret du bailli, une quarantaine obligatoire de vingt-huit jours était applicable au lazaret, et cela pour tout bâtiment, marchandise ou voyageur, venant ou étant suspecté de venir de Gêne ou du Levant. Là où la peste disait-on, avait sévi et sévissait encore ces temps-ci. Not'capitaine eut beaucoup de difficultés à faire accepter que notre bref voyage n'avait pas eût le côte génoise pour destination, mais qu'une avarie nous avait contraints, étant en route pour Gibraltar, à rev'nir nous faire réparer par un charpentier. Après deux jours et demi de mouillage devant Marseille, des journées entières passées à pomper encore et toujours, nous pûmes quand-même rentrer au port y réparer en bassin de cale. Puis nous en repartir tout de même le sixième jour très vite, tout cela sans la moindre solde supplémentaire naturellement. Nous empruntâmes la « route des cents jours », celle qui contourne l'Afrique et remonte cap au nord nord-est vers l'île Bourbon. Not'destination étant la Chine comme je vous l'ai dit mon fils, il était prévisible qu'avant, si dieu nous prêtait vie, nous ferions probablement une longue escale aux Indes, au comptoir Français de Pondichéry, si toutefois nous arrivions vivants jusque là-bas.

– Quelle épopée ! Ulysse n'à qu'à bien se tenir.

– À qui l'dites-vous. J'savais bien qu'avant d'y arriver, cent écueils nous ralentiraient. Nous devions en outre faire escales pour le commerce. Cependant, en dépit des avis les plus alarmants et des effroyables gémisséments de not'vaisseau, et à l'encontre de toute logique, tout s'passa bien. Il parvint à nous emporter à bons ports, bon gré mal gré, et à en repartir vers la destination du havre suivant. Des jours, des nuits, des semaines d'une navigation incertaine, de tempêtes soudaines. Nous perdîmes pas moins de huit ancres à tenter contre les vents, des mouillages salutaires. Le cinquante-huitième jour nous vîmes enfin une pointe de terre. Nous apprîmes en débarquant, que peu de temps auparavant, des Anglais étaient venus mouiller-là sans y accoster tout'fois, et étaient repartis tout aussitôt après avoir fait de l'eau. Y relâchant trois journées entières, nous reprîmes les flots le quatrième jour vers le nord, sur les talons probablement des deux brigantins Britanniques qui nous avaient précédés, et qui n'avaient manifesté aucune hostilité, et que notre capitaine aurait bien voulu joindre afin que nous ne voyagions seuls dans ces parages incertains fréquentés par les pirates, et en outre bien médiocrement cartographiés... (il se râcla la gorge et afficha un sourire entendu, ajoutant...) Faut qu'je boive, j'ai la bouche et la langue trop sèches !

– Hé, pardi... après une telle tiarade, je vous crois bien.

*
* *

Quelques mots chère lectrice et aimable lecteur, pour votre instruction, sur Pondichéry la douce. N'ai-je pas été toute ma vie peu ou prou toujours précepteur ? Je serai bref je vous le promets...

Ce comptoir, devenu le plus important des établissements Français aux Indes, avait jadis connu du temps de Dupleix son gouverneur, une magnificence ensuite bien ternie. Cependant, nous y fîmes, nous-autres Français, commerce bien plus florissant, prospère et lucratif que celui des Anglais, pourtant mieux représentés. Implantés à la suite des Portugais et Hollandais, les Français y avaient assuré leur influence, en y créant la compagnie des Indes orientales. Il y a vingt-cinq ans (comme d'ailleurs déjà plus tôt en mille sept-cent quarante-huit), la ville et sa petite garnison dut subir le siège d'une alliance menée par les Anglais. J'ai lu que plus de dix milles indigènes et quatre à cinq milles rouges et leur artillerie, appuyés par voie de mer par seize bâtiments, avaient menés une semaine durant, une grande et meurtrière offensive contre nous. La colonie Française et ce qui subsistait de la population et de sa garnison de sept cents soldats, s'était repliée ensuite derrière les murailles, et s'y était courageusement tenue, assiégée pendant cinq mois. Le cyclone du premier janvier mille sept-cent soixante et un, qui pourtant détruisit providentiellement neuf des seize navires Anglais, n'avait hélas suffi à disperser la flottille, ni induire le renoncement des Britanniques. Le seize janvier suivant, accablé de faim et de misère, le général-gouverneur accepta enfin de se dignement rendre aux Anglais. Et la garnison, du-moins ce qu'il en restât alors, déposa les armes. Les bâtiments civils et militaires avaient été presque tous détruits ou fortement endommagés durant ledit siège. Aujourd'hui-encore, ils ne sont point ni relevés tous ni reconstruits. En mille sept-cent soixante-trois, la compagnie des Indes fut officiellement dissoute, et le traité de Paris restitua officiellement un certain nombre de comptoirs des Indes à la France, mais il établit néanmoins définitivement et indiscutablement la souveraineté Britannique sur la totalité des territoires des Indes. On reprocha longtemps, encore aujourd'hui, bien que réhabilité grâce au soutien de feu Voltaire, un quart de siècle plus tard, la trahison du gouverneur Lally-Tollendal. À qui on ne pardonna impitoyablement point de s'être rendu, plutôt que d'avoir péri par esprit de sot sacrifice. Eut égard à ses origines Irlandaises trop directes, et qui, dit-on, pesèrent dans ses décisions, il fut jugé pour la forme en mille sept-cent soixante-six, et pendu haut et court aussitôt, comme un misérable.

À Pondichéry, aujourd'hui-encore, vit paraît-il là-bas, contre vent et marées, une importante et obstinée colonie Française. Une population de commerçants, bourgeois parvenus et une aristocratie portant à bout de bras vaillamment les us et coutumes des nobles courtisans de France, avec fêtes, bals... Bref.

*
* *

– Peu-après (poursuivit le moine-mendiant), nous étions, oh j'm'en souviens comme si c'était hier, le lundi trois mars vers onze heures du soir, après une brève escale pour reprendre des vivres et un nouveau passager, nous reprîmes notre route. La mer était d'huile, belle lune et un temps dégagé. Je me souviens qu'une belle corvette de la royale, elle se nommait, heu... « l'Espoir » nous suivait. Les brigantins Anglais avaient filé quant à eux depuis belle lurette. Leurs silhouettes avaient disparu à l'horizon de cet enfer d'eau, plus légers et mieux grémentés qu nous-autres. Au matin du mardi quatre mars, alors qu'une matinée radieuse s'profilait, les vents devinrent défavorablement contraires, d'un coup comme ça. Not'vieille coque commença d'interminables virements de bords pour achever tant bien que mal de sortir de la baie. Not'capitaine et l'second utilisèrent la seule carte maritime disponible de l'endroit. Lieu manifestement de mauvaise réputation, car la cartographie s'était révélée fautive depuis toujours. Chacun le savait semble t-il, et les hauts fonds nombreux ; bien qu'il n'y fût question sur la carte, que de « cailloux ». Les ordres du capitaine furent de raisonnablement vouloir que par prudence on sondât le plus souvent que possible les parages. Et de ne naviguer qu'à voiles réduites. L'« Espoir » nous suivait toujours à distance, attendant que nous lui ouvrions la route à travers les longues langues de sable et de roches à-peine recouvertes par les flots. Toutes les heures, pas assez à mon goût, il fit sonder, obligeant notre esquif chaque fois à se mettre presque tout à fait en panne et à affaler ses voiles jusqu'au nécessaire ralentissement. Devant nous autres, se profila bientôt lointainement la reconfortante silhouette embrumée et sombre d'une île, dont l'existence n'était aucunement mentionnée sur les cartes...

– Une île déserte ?

– Ecoutez-moi donc, au lieu de m'interrompre.

– Pardonnez-moi, frère, je comprends.

– Cinquante brasses, soixante, puis quatre vingt-cinq, et enfin cent-trente... L'homme de mer conclut, cela sembla d'évidente logique, que

nous avions selon toutes vraisemblances dépassés les zones dangereuses, bien que nous fussions alors à nous rapprocher de la terre, sans espoir de faire demi-tour sans le nouveau péril d'enquiller. Pour plus de sûreté notre cap fut encore maintenu sur deux lieues encore, avant que d'appuyer au sud à la recherche d'une passe à travers les hauts fonds vaseux qui semblaient ceindre l'îlot. Duquel, alors que recouvert entièrement d'une luxuriante végétation, s'échappaient deux nuages d'une fumée blanche et bien verticale. Notre suivant finit par nous dépasser, étant plus rapide et léger, et disparut à l'horizon devant nous... Le tantôt du 4 mars, un matelot fut frappé par la couleur singulière de l'eau, je me souviens. Comme je me trouvais proche de lui, il s'en confia à moi. Et en effet, me penchant par dessus le bord, je vérifiai que la mer était devenue vert-foncé, presque subitement brunâtre, noire même par endroits. Personne à bord ne s'en était aperçu. Le matelot courut prévenir le second, qui informa du fait immédiatement le commandant. J'entendis ledit second crier ses ordres au thimonnier... Mais emporté par de forts et invisibles courants arrière, ralentissant notre manœuvre, notre brick ne parvint pas à s'immobiliser avant une dizaine de minutes. Le commandant, inquiet, presque abasourdi de ne rien pouvoir tenter contre cette avance, fit sonder sans attendre. « Plus que six brasses ! », hurla un homme, penché tout à la proue, corps dans le vide suspendu, remontant un filin poisseux et plombé. Le temps que la phrase soit achevée, la quille frôla le fond de sable sans que le thimonnier n'y pût rien faire. L'Echo, puisque c'était là le nom de notre navire, racla doucement sans s'arrêter, puis talonna inévitablement d'un coup. Le navire s'enquilla dans les hauts fonds. Nous le sentîmes s'immobiliser et fléchir en avant quelques secondes, puis glisser en grattant le fond, arrachant à l'étrave des craquements effroyables. Le second sondage donna quatre brasses et demie. Moins encore que le précédent. Notre commandant, désormais affolé par la situation qui était la nôtre, cria l'ordre direct de virer à tribord toute, mais avant que l'Echo eût amorcé la moindre manœuvre, deux fortes secousses l'ébranlèrent et faillirent précipiter deux de mes camarades à la mer. Plus personne à bord n'eut alors, dans une sorte de stupéfaction, la force de prononcer un seul mot. Chacun retenait son souffle et serrait les fesses, penché vers les flots qui nous entouraient, imaginant le pire à venir... Mais je vous ennuie mon garçon, avec tous ces vieux souvenirs ! ?

– Non, non, pas du tout frère. Il me plaît beaucoup ce récit, mais il m'effraie aussi. Il serait digne d'un véritable roman. Tiens si un jour je me fais écrivain, je vous citerai et raconterai cette histoire. Mais poursuivez, poursuivez-donc ! Que se passa-t-il ensuite ?

– Hé-bien l’Echo toucha une troisième fois, s’enquilla encore, repartit en arrière sur une dizaine de pieds, puis enfin s’immobilisa tout à fait brutalement, bel et bien posé sur le fond. Le pire là-dedans, c’est que nous étions alors à la haute-mer, dans les plus mauvaises conditions qui fussent, n’ayant rien à espérer de la marée, qui au contraire ne pourrait que refluer prochainement et nous abandonner posés ainsi, au mieux sur la quille, au pire sur un bâbord. La seule solution qui nous restait, fut de tenter d’alléger précipitamment le navire par la mise à l’eau des trois chaloupes. Une partie de la mâture et du bastingage fut démontée et mise à flotter, amarrée le long de la coque qui commençait à gîter un peu déjà. Tout ce qui put être extrait des cales, le fut promptement, et mis à flot attaché à des bouts. Hélas, le flot descendant s’accentua, le niveau baissa plus-encore sans s’interrompre. Tant et si bien qu’on put voir bientôt le fond et les sables qui nous enserraient. Notre malheureux navire commença à se balancer sur sa quille, hésitant à basculer sur bâbord ou tribord... Au soir du quatre mars, l’examen de sa mauvaise coque, qui maintenant reposait sur son flanc en accusant une gîte plus qu’inconfortable et davantage incommode, fut quant à lui des plus alarmant. Il ne révéla pas cependant d’avarie grave et irréversible, mais une multitude de bris dans le bois spongieux et dévoré à cœur par de petits vers rougeâtres. En semblable circonstance à notre place, un navire plus jeune et moins rongé par la mer, eut de sérieuses chances de s’en sortir. Mais point nous. Cela était clair dans l’esprit de tout le monde, il n’y avait guère d’illusion à avoir pour personne. Personne, hors peut-être nos quelques malheureux passagers d’infortune. Tout n’était qu’une question de temps avant que notre coque ne se disloquât. La mer toujours aussi calme, vit le soleil peu à peu descendre à l’horizon sur un ciel merveilleusement dégagé et orangé. Et toujours ces fumeroles forestières qui nous faisaient quant à nous hésiter d’en attendre réconfortant secours ou effroyable voisinage. La nuit étant tombée, le capitaine fit allumer les fanaux (nos réserves d’huile et de chandelles étant très importantes), et toutes les lanternes du bord, afin que nous puissions attendre la marée haute en ne demeurant point dans l’obscurité. Nous étions très inconfortablement installés, tout s’étant trouvé incliné fortement naturellement. À marée haute suivante, dans le cœur de la nuit, le commandant nous fit prendre place dans les chaloupes. La manœuvre de redressement n’étant point assurée de succès, et les flots étant possiblement voués à entrer dans le navire, plutôt qu’à le porter. Rien n’y fit hélas, pas-même de précipiter les canons du bord dans les flots pour l’en alléger. Bien au contraire, le vent s’étant levé, l’Echo soulevé comme escompté par la marée et bousculé par la brise, fut porté un peu plus haut encore sur le banc de sable. Sans être défaitiste, tout semblait vain et perdu. D’autant plus que le bringuebatement du bateau par les vagues, avait ouvert, heureusement au-dessus de la ligne de flottaison, une brèche imperceptible.